

regards

PARAIT LE JEUDI

N° 161

11 FÉVRIER 1937

Rev 2/3

A. H. N.
S. GUERRA CIVIL

1 fr. 25
2 frs. BELGES
0.40fr. SUISSE
24 pages

GRÈVES AMERICAINES

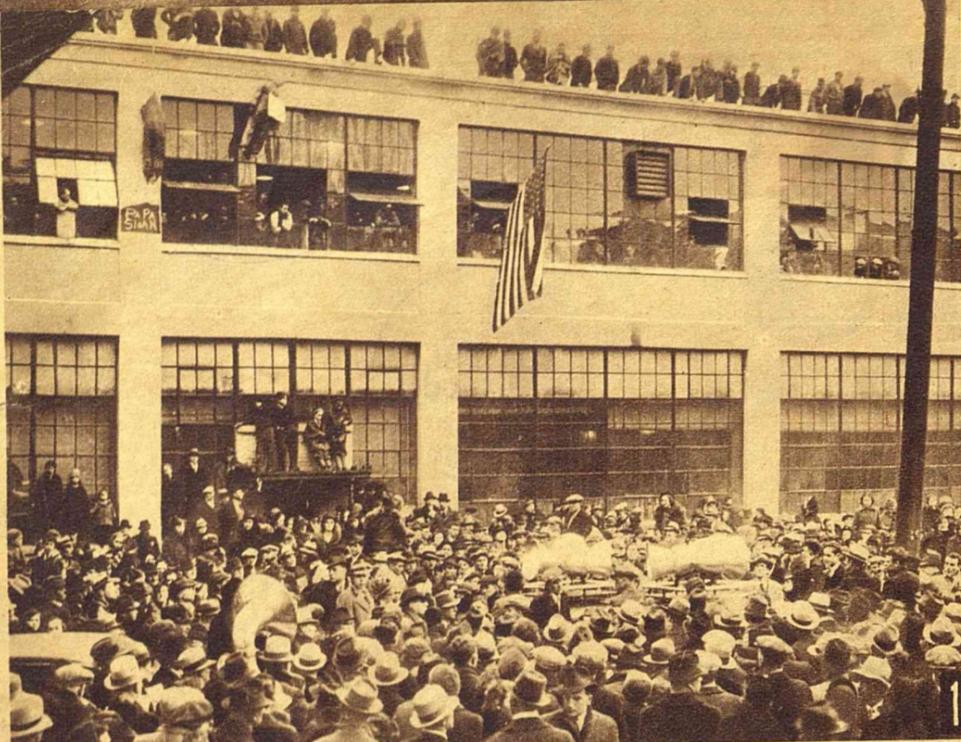
Problèmes
de l'arrière
dans la Guerre
d'Espagne

PAR GEORGES SADOUL

A Lisbonne
avec les
aviateurs
Allemands

PAR RALPH FOX





GRÈVE SUR LE TAS DANS LE MICHIGAN

1. — Un meeting dans la principale usine de la General Motors à Flint (Michigan).

2. — Les leaders du mouvement de grève. De gauche à droite : Dick Frankenstein, Julius Hochman, Homer Martin, président de l'Union américaine des travailleurs de l'automobile, contre qui un mandat d'arrêt a été délivré, Walter Reuther. Sur la pan-

carte : « Aujourd'hui la General Motors, demain Ford. »

3. — A Cleveland (Ohio), dans une usine de la General Motors où 7.000 ouvriers font la grève sur le tas.

4. — A Flint, les grévistes ont décidé de prolonger la grève, en raison de la rupture des engagements patronaux.

5. — La chaîne immobilisée, à Flint.



DEPUIS des semaines, un vaste conflit oppose la direction de la General Motors à ses ouvriers. Il ne s'agit point seulement d'une grande grève où un patronat particulièrement obstiné résiste aux travailleurs, mais d'une profonde transformation dans les conditions de la lutte sociale aux Etats-Unis.

Il s'agit de savoir si, comme par le passé, les mouvements de revendications ouvrières apparaîtront comme des actes de banditisme contre lesquels tous les moyens sont bons, y compris l'emploi des gaz lacrymogènes de la police, y compris l'enrôlement des briseurs de grève professionnels, des « scabs » dont la fonction consiste à attaquer les grévistes avec les méthodes des gangsters. Ou si, au contraire, les mouvements ouvriers recevront droit de cité aux Etats-Unis.

Les ouvriers de la General Motors se battent pour leurs salaires. Ce qui n'est pas nouveau. Ils se battent également pour la reconnaissance du droit syndical, contre la théorie patronale du « Syndicat de Compagnie », pour le Contrat collectif, contre le bon plaisir patronal dans la détermination des tarifs et des conditions du travail.

Les adversaires en présence savent parfaitement que l'ampleur de la lutte dépasse de loin Flint et Détroit. Il s'agit d'une opération qui oppose la classe ouvrière américaine à un patronat de droit divin.

Du côté patronal, M. Sloan mène la lutte pour la General Motors. Il a pour lui le juge fédéral, qui est comme par hasard un gros actionnaire de la Compagnie et dont l'impartialité est plus que douteuse.

Du côté ouvrier, l'organisateur de la résistance est John Lewis, fondateur du Comité pour l'organisation industrielle, cette nouvelle organisation syndicale qui a engagé la lutte contre la vieille American Federation of Labor de Sompers et de « Bill » Green. Avec lui collabore Homer Martin, président du Syndicat des Travailleurs de l'Automobile.

Entre M. Sloan et J. Lewis, le pouvoir fédéral, c'est-à-dire M. Roosevelt.

Le président a, pendant la campagne électorale, fait trop de déclarations con-

tre les puissances de Wall Street, il a trop parlé du Contrat collectif et trop profité de l'appui des ouvriers et de John Lewis, pour se ranger, comme ce fut la coutume de ses prédécesseurs, du côté de la Compagnie. Il sait que son prestige auprès des masses est en jeu dans ce conflit et qu'on attend ses actes pour juger si ses menaces à l'égard des trusts étaient ou non des bavardages électoraux.

Il semble bien que le Gouvernement fédéral ait fait quelques efforts et que Miss Francis Portains, secrétaire d'Etat au Travail, se soit sérieusement efforcée d'amener M. Sloan à négocier, après que le président de la General Motors ait multiplié les refus d'entrer en contact avec John Lewis. Le fait est que l'obstination des travailleurs qui inaugurent pour la première fois sur une vaste échelle la grève avec occupation des entreprises, ait eu quelques effets : le gouverneur du Michigan M. Murphy, et le sheriff, ont montré une répugnance visible à faire usage contre les ouvriers de la force publique que la Garde Nationale avait mise à leur disposition.

La General Motors a bien pu obtenir du juge Gadola, qui est à sa dévotion, un ordre d'évacuation manu militari. Mais il n'a point encore été mis à exécution. Et les représentants de la Compagnie, qui avaient solennellement déclaré qu'ils ne négocieraient point tant que les usines seraient occupées, se sont tout de même laissés persuader de participer à des pourparlers, pour faire, ont-ils dit, plaisir à M. Roosevelt.

Il n'est pas douteux qu'il y ait un recul de la General Motors, il n'est pas douteux que les bandes de briseurs de grève ont été empêchées d'entrer en action.

Une victoire des grévistes de Flint signifierait que le temps du capitalisme de droit divin est fini aux Etats-Unis et que le « big business » doit tenir compte, et de la volonté ouvrière, et de l'action du Gouvernement fédéral. Elle aurait des conséquences capitales pour l'essor du mouvement syndical aux Etats-Unis et pour le développement de tout le mouvement ouvrier.

Paul NIZAN.

Après un certain nombre de numéros tirés en noir, REGARDS est revenu à la couleur bistre. Nous nous conformons, ce faisant, au désir de la grande majorité de nos lecteurs, dont les lettres, répondant à notre question, réclamaient le retour à la couleur anciennement employée.

Plac
par

-dessus, le
Comité
parti Comm
bled de la s
République
Croizat, Co
deaux, Gito
Serna

METALLI
des c
intelle
tés, n
grands mag
paysans ven
tonniers, tra
tons émanc
officiers de
de Paris, ba
la Républiq
pouvait rien
dente et jo
ple.

Jamais P
de février
crifice, la v
liore. Ils on
mort ne de
teux d'une l
vé la dignité
droit que ch
la Républiq
sons de fleur
la statue de
Les vivan
de milliers,
marades, ve
de ces fleur
l'avenir fru
pain, de la

Place de la République quand la liberté parle par cent mille voix



-dessus, les membres du Comité Central du Parti Communiste au pied de la statue de la République : Boute, Croizat, Costes, Gourdeaux, Gitton, Mauvais, Sernard.

Ci-dessous : Léon Blum et Max Dormoy, ministre de l'Intérieur.

METALLURGISTES, travailleurs des chantiers de l'Exposition, intellectuels, cheminots, députés, ménagères, employés des grands magasins, postiers, étudiants, paysans venus de Seine-et-Oise, cantonniers, travailleurs du Livre, « Bretons émancipés », officiers et sous-officiers de réserve, le grand cœur de Paris, battait, dimanche, place de la République, et la pluie glacée ne pouvait rien contre cette fièvre ardente et joyeuse de tout un peuple.

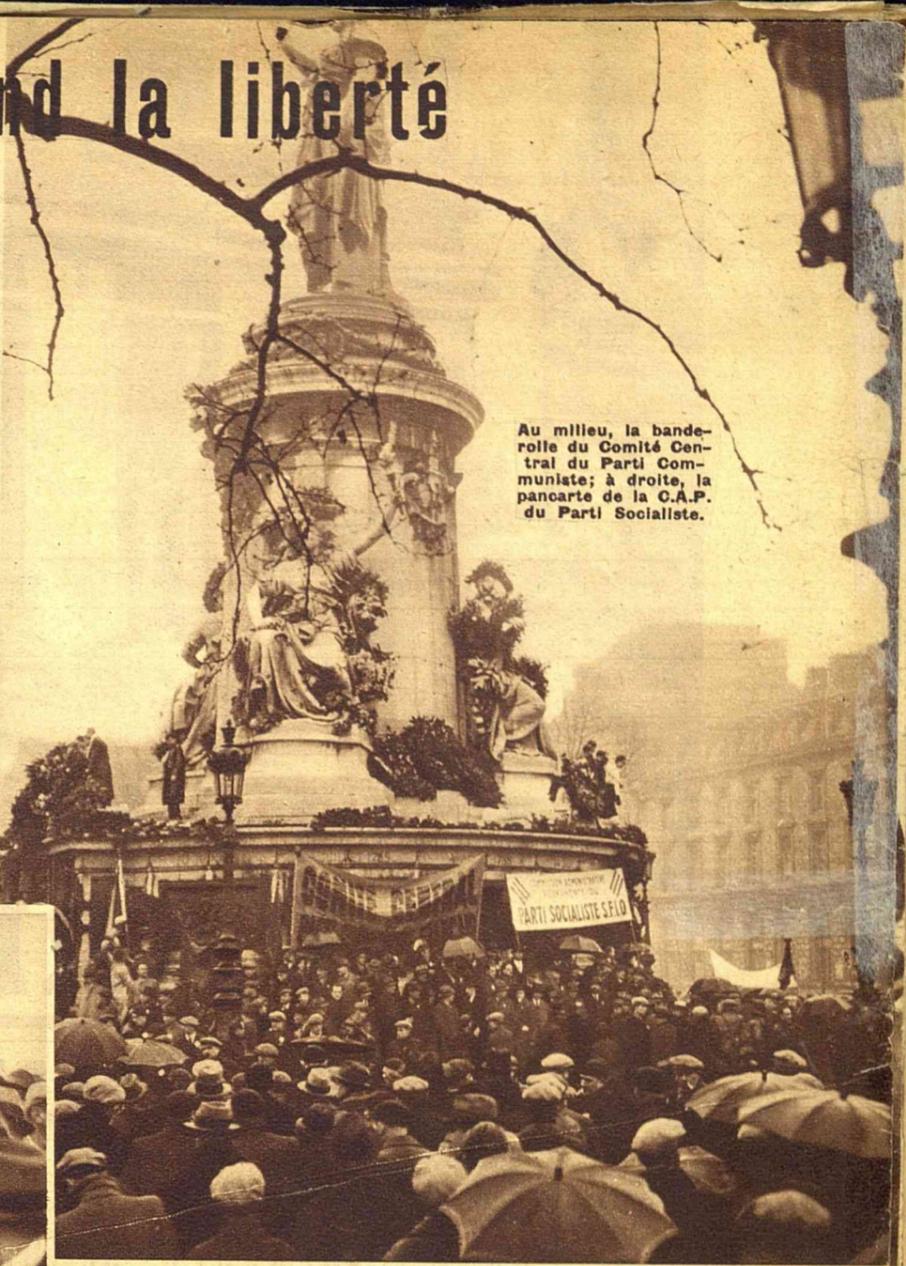
Jamais Paris n'oubliera ses morts de février. Par la vertu de leur sacrifice, la vie continue, la vie s'améliore. Ils ont empêché que la tête de mort ne devienne le symbole honteux d'une France avilie, ils ont sauvé la dignité de notre peuple, ils ont droit que chaque année la statue de la République, émergeant des buissons de fleurs, devienne pour un jour la statue de leur souvenir.

Les vivants étaient là par dizaines de milliers, le 7 février. Leurs camarades, venus leur promettre que de ces fleurs et de leur sang mêlé, l'avenir fructifiera, sous le signe du pain, de la paix et de la liberté.

P. U.



L'immense cortège sous la pluie battante.



Au milieu, la bannière du Comité Central du Parti Communiste; à droite, la pancarte de la C.A.P. du Parti Socialiste.

L'une des innombrables délégations.



Le Congrès de l'Union des Syndicats de la Région Parisienne vient de se tenir à la Salle Huyghens. Les délégués, représentant 700 syndicats, et 1.100.000 syndiqués (contre 200.000 voici un an) ont discuté, dans une atmosphère fraternelle, et les rapports sur l'activité et les tâches à accomplir ont été adoptés à l'unanimité.

A gauche : un aspect de la salle pendant les débats. A droite : le bureau, les dirigeants de l'Union des Syndicats de la R. P., et Frachon, représentant le Secrétariat de la C. G. T.

et, il a
et trop
de John
fut la
côté de
prestige
dans ce
es pour
es trusts
électo-
rnement
et que
e d'Etat
efforcée
r, après
Motor
en con-
est que
i inau-
sur une
cupation
effets :
Murphy,
ugnance
ouvriers
rde Na-
tion.
obtenit
dévotion,
militan-
s à ex-
la Com-
ment de-
int tant
se sont
de parti-
aire, ont-
it un re-
n'est pas
iseurs de
er en ac-
Flint si-
pitalisme
ats-Uni
loit tenir
ere, et é-
éral. Elle
ales pour
ical au
ement é-
NIZAN.
n noir,
is nous
majorité
e ques-
nement



PROBLEMES DE

L'ARRIERE

DANS LA GUERRE D'ESPAGNE

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL
GEORGES SADOUL

Après le bombardement, les gosses cherchent dans les décombres du bois qui remplacerait le combustible manquant. Douce satisfaction... l'un d'eux a mis la main sur une patinette.

En quittant Valence, le train a traversé la Huerta, paradis des orangers et des riches cultures maraichères du Levant. Puis, après avoir passé la vieille ville mauresque de Jativa, qui fut le berceau des Borgias, la locomotive se mit à gravir désespérément les pentes des vallées en direction des hauts plateaux désolés et magnifiques de la Nouvelle-Castille. La terre était grise, rose et jaune, les orangers avaient disparu, les oliviers étaient devenus plus rares. Le paysage était revêtu de cette sauvage grandeur qu'on ne trouve qu'en Espagne.

Si les orangers étaient déjà loin, un monticule d'oranges posé sur une couverture à carreaux embaumait le compartiment. A ce tas venait puiser tout le wagon : ces oranges, les paysans de la Huerta valencienne étaient venus les offrir aux recrues de la brigade internationale qui montaient vers Albacète.

On parlait beaucoup français dans ce train, qui s'arrêtait longtemps aux gares, car les rampes étaient fortes et le charbon était, à cause de la guerre civile, de médiocre qualité. Ces hommes, venus de Lille, de Perpignan, de Paris, de la France entière pour défendre la liberté — la Liberté de l'Espagne et la Liberté de la France — ces jeunes gens blonds des Flandres, ces hommes de quarante ans qui évoquaient leurs souvenirs de la Champagne et de l'Artois, faisaient régner dans ces wagons de troisième classe une atmosphère sérieuse et gaie, où une certaine solennité se mêlait à l'entrain et aux plaisanteries. Celui-ci, tout en offrant, rieur, quelques sous aux enfants accourus à la gare pour voir le train, pensait aux enfants, à la femme, qu'il avait laissés en France...

A La Encina, où les trains venus de Madrid et d'Albacète bifurquent, soit vers Valence, soit vers Alicante, ce fut une ruée vers le buffet de la gare où se vendaient des sandwiches au rosbif et des cafés au lait. Le fils du buffetier portait à sa boutonnière une étoile rouge. Une affiche invitait à s'engager dans les colonnes de fer. Une autre reproduisait une déclaration de la Pasionaria.

Nous avons manqué la correspondance du train d'Alicante, parti depuis plus d'une heure. Nous avions toute une après-midi à attendre dans cette gare d'embranchement où les rails se croisent et se multiplient. La Encina, à 600 mètres au bord du plateau, n'est qu'une très pauvre bourgade aux maisons sans étages, construites de pierres jaunes paille... La rue principale s'appelle *Calle Aida La Fuente*... Sur une grange on a collé toute une série de tracts rouges qui forment le nom de Lénine...

« Avant quarante-huit heures je serai de nouveau au front, me disait mon compagnon qui, par Alicante et Murcie, allait regagner la région de Jaen d'où il était venu assister à Valence au Congrès des Jeunes Socialistes Unifiés... Et certes, pour nous les jeunes, la place, la place d'honneur est au front. Mais l'arrière n'est pas moins important que le front, dans la guerre. »

J'évoquai pour mon compagnon le souvenir d'un dessin de Forain qui fut célèbre pendant la guerre de

1914 et dont la légende était : « *Pourvu qu'ils tiennent... les civils.* »

« Si l'état-major français fit un tel succès à cette caricature — reprit-il — c'est qu'elle exprimait une vérité fondamentale, un des aphorismes essentiels de la guerre moderne. Sans un arrière solide, il est impossible d'avoir un front fort, et ceci est aussi vrai dans la guerre d'Espagne que dans toute autre guerre. Et vous avez entendu le secrétaire des Jeunes Socialistes Unifiés, Santiago Carillo, le dire et le répéter à notre Congrès : Notre arrière n'est pas encore ce qu'il devrait être. »

« N'allez pas interpréter faussement ces paroles; il faut répéter cette vérité essentielle : toute la population de l'Espagne libre est profondément dévouée à la cause de la République. Il vous suffit d'avoir vu, dans la campagne que traversait notre train, les paysans saluer les soldats avec un large sourire et le poing levé pour comprendre que toute l'Espagne libre est résolue à périr plutôt que de se soumettre au fascisme. »

Il existe à vingt-cinq kilomètres de Valence, sur une colline proche de la mer, une petite ville qui s'appelle Sagonte.

Il y a deux mille ans, les habitants de Sagonte, voyant après un long siège leur défaite prochaine, allumèrent un immense bûcher dans lequel ils se précipitèrent avec leurs biens, avec leurs enfants, avec leurs femmes plutôt que de devenir la proie des barbares.

L'Espagne libre est aujourd'hui une immense Sagonte, et c'est cette force morale qui assurera en définitive notre triomphe.

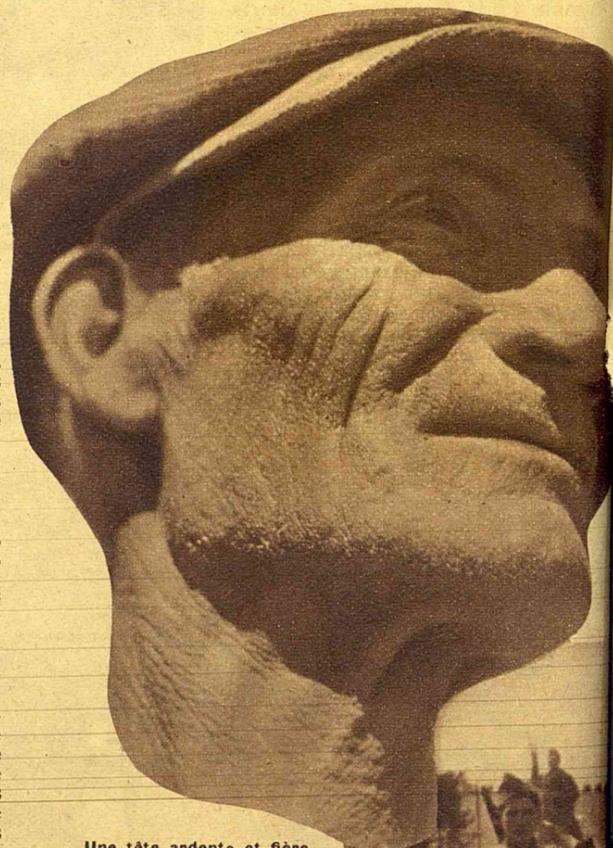
Franco nous avait promis qu'une « cinquième colonne » se lèverait dans Madrid sitôt que les quatre colonnes des généraux rebelles seraient aux portes de la capitale. Cette colonne ne s'est pas levée. Elle ne se lèvera nulle part dans l'Espagne libre. Mais nous pouvons par contre être convaincus qu'à la première défaite des factieux tout le peuple de l'Espagne qu'ils oppriment se lèvera pour écraser les mercenaires des généraux félons et du fascisme étranger. Nous vaincrons par notre arrière. C'est notre arrière qui les vaincra.

« Mais, ceci posé, il existe des défenseurs maladroits de notre cause, et qui desservent notre peuple en prétendant le servir... »

« Que dire par exemple de ces tentatives de collectivisation, qui seraient souvent comiques en elles-mêmes si la situation n'était pas dramatique ? »

« Au lendemain du 18 juillet, il s'est formé en beaucoup d'endroits des comités qui se sont mis en tête de collectiviser tout : l'industrie, les services publics, le commerce (gros et petit), les spectacles, l'agriculture. Ils entendaient réaliser en quinze jours, sous un régime purement démocratique, ce qu'il avait fallu quinze années et plus à mettre en œuvre dans la première république socialiste du monde... »

« Certains partis politiques ont par exemple en Catalogne commencé la collectivisation de l'industrie en collectivisant les barbiers... »



Une tête ardente et fière de paysan.

Les forces loyales, qui achevaient de conquérir un village, ont surpris un troupeau destiné aux rebelles. Ce troupeau est dirigé vers Madrid et sera consommé par les Gouvernementsaux.

« Et dans bien des cas, Santiago Carillo l'a souligné avec la dernière vigueur à notre Congrès, des intérêts égoïstes sont apparus sous prétexte de « socialisation ».

« Là où il y avait un patron, on trouve maintenant un Comité de dix personnes qui a continué comme par le passé à engager des ouvriers à bas prix et à empêcher les bénéfices.

« Il est né une classe de nouveaux patrons, de nouveaux riches, une classe dix fois plus nombreuse que la précédente mais tout aussi condamnable. On a très souvent collectivisé non pas pour l'Etat, non pas pour le syndicat, non pas dans un but d'intérêt général, mais pour son propre compte. Et par de telles méthodes, on est arrivé à désorganiser l'industrie et le commerce. Notre industrie de guerre elle-même a été atteinte et elle est loin à l'heure actuelle d'avoir le rendement intensif qui nous serait indispensable. De même que nous avons besoin d'établir au plus vite le service militaire obligatoire pour la défense de la République, nous avons besoin également qu'au plus vite l'industrie de guerre soit réquisitionnée, militarisée, planifiée. C'est des conditions indispensables pour que la guerre gagnée.

« La maturité, l'initiative de notre classe ouvrière se heurtent heureusement à la ville, dans la majeure partie des cas, les erreurs de ces comités prétendument socialistes. Notre jeunesse socialiste unifiée organise dans toute l'Espagne des brigades de choc qui redressent rapidement la situation et nous vaincrons cette difficulté comme nous avons vaincu les autres. Mais la lutte sur le front industriel ne nous fait pas oublier l'importance de la lutte à la campagne contre des erreurs semblables.

« J'ai vu, sur le Front de Cordoue, avec la plus grande anxiété, plusieurs de mes compagnons de combat se démoraliser peu à peu et j'ai voulu connaître les causes de leur démoralisation. Les lettres que leur envoyaient leurs mères ou leurs femmes restées à l'arrière leur avaient appris que de faux révolutionnaires poursuivaient une politique de prétendue socialisation ou d'anticléricalisme sectaire qui choquait profondément les paysans, et par contre-coup, les miliciens.

« Les femmes, les mères des miliciens sont souvent profondément religieuses. Pourquoi le nier ? Leur religion est profonde, sincère. Pourquoi faut-il alors que certains transforment aux yeux de celles-ci la lutte pour la liberté en une croisade contre la religion.

« Ne serait-il pas plus juste de leur dire avec mon ami Ignacio Gallego, qui est comme moi un militant de la région de Jaen et dont le discours a été l'un des plus beaux de notre congrès : « Nous ne croyons pas en Dieu et toi, tu y crois. Mais s'il existait un Dieu tel que tu l'imagines, crois-tu donc que celui-ci prendrait le parti des ennemis de notre peuple, de notre patrie, de notre progrès et qu'il irait châtier tes fils, tes frères qui défendent, au contraire, ta vie, tes biens, ta liberté ? » Un tel langage ne serait-il pas infiniment plus juste que celui que tiennent certains comités ?

« De tels agissements, qui sont heureusement l'exception, heurtent profondément le sens de la justice que possèdent nos paysans. Nous luttons avec la dernière violence dans les campagnes contre ces comités qui se sont contentés de se substituer aux grands propriétaires fonciers.

« Je parlais à un paysan d'un village assez proche de la gare où nous sommes cet après-midi, Biencervida, dans les environs d'Albacète. Il m'expliquait ses idées sur la collectivisation. Il me racontait que la Maison du peuple avait dans son village un petit troupeau de cochons, et il opposait à ces animaux, qui appartenaient à la collectivité, son propre petit cochon qu'il avait en quelque sorte créé de ses propres mains, par son travail d'une année en le nourrissant de son maïs. Il ajoutait, profondément convaincu de ce qu'il affirmait, que ce petit cochon qui lui avait coûté tant de peine, était son cochon, à lui, alors que les autres cochons étaient ceux de la collectivité.

« Et il avait tout à fait raison d'énoncer une vérité essentielle pour chaque petit paysan. Il sait que la terre qu'il travaille jour après jour, qu'il a façonnée de ses propres mains, sur laquelle il veille heure par heure, minute par minute, est la sienne. Il sait que cette terre qui appartient et il ne supporte pas qu'elle soit reprise aux grands propriétaires terriens, elle ne doit pas être confisquée par des comités sous le prétexte mensonger de collectivisation. Il ne supporte pas davantage

que certains comités se réservent les meilleures terres et distribuent les mauvaises terres aux paysans.

« Bien entendu, je ne vous cite ici que des cas qui sont moins la généralité que l'exception. Notre jeunesse socialiste unifiée qui réunit dans certaines de nos provinces jusqu'à 75 % de toute la jeunesse, mène une lutte inlassable contre de tels abus. On l'a vu, lors de la dernière cueillette des oliviers, offrir gratuitement sa main-d'œuvre à des paysans qui, sans leur secours, auraient dû ou perdre de l'argent en faisant leur récolte, ou la laisser pourrir sur pied.

« La terre est à nous ! Les oliviers sont à nous ! Les orangers sont à nous ! Le blé est à nous ! Tel est l'un des cris que poussent les paysans d'Espagne et que répètent nos jeunes...

« Toutes ces difficultés que je vous ai indiquées ici sont, répétez-le à nos amis de France, en voie de solution extrêmement rapide. Mais elles auront peut-être



Une vieille paysanne.

été au même titre que notre inexpérience de la technique militaire, l'une des causes du retard de notre triomphe. Ajoutez encore à ces difficultés passagères, sorte de maladies infantiles, de crise de croissance, l'héritage d'un régime qui a laissé en friche nos industries, nos mines, notre agriculture, ce qui nous prive aujourd'hui de certaines matières premières qu'il nous aurait été possible jadis de produire et qui nous manquent maintenant, vous aurez ainsi un aperçu des problèmes de l'arrière qui conditionnent ceux du front. »

... Un nouveau train, venu de Valence, était entré en gare. Des camelots s'étaient approchés du train, bombant en avant un ventre de femme enceinte, recouvert d'une ceinture noire. Ils rabattirent soudain cette ceinture et il apparut que leur ventre était une vraie boutique de coutellerie, un magasin de ces poignards qui sont la spécialité de la région d'Albacète.

— Voyez ces couteaux, me dit mon ami. Ils ne sont rien sans un bras qui les tient. Et ce bras n'est rien s'il n'est pas l'avant-garde d'un corps solide, habile, musclé, instruit assez de la technique pour aiguïser l'arme qui peut venir à s'émousser. Notre Front, c'est un bras qui tient une arme. Notre arrière, c'est un corps entier sans lequel il n'est pas de front possible. Un arrière solide, bien équipé, au moral excellent, au jugement sûr, est, je vous le répète, la condition indispensable de la victoire que nous remporterons demain...

Le ciel était devenu gris perle. La lumière décroissait. Le vent avait fraîchi. Avec de grands chuintements et de grands jets de fumée, le train qui devait nous conduire vers Alicante se frayait la route entre les wagons de marchandises.

Georges SADOUL.

Deux jeunes vigilants.



A LISBONNE

avec les aviateurs allemands

PAR RALPH FOX

Ralph Fox était un jeune écrivain anglais de très grand talent, dont le roman « Gengis Khan » obtint un vif succès. Ralph Fox est mort récemment devant Madrid, dans les rangs des défenseurs de la Liberté. Avant de mourir, il nous a laissé un témoignage accusateur, intitulé « Portugal now », et qui n'a pas encore paru en français. Nous en détachons, ci-dessous, quelques pages pour nos lecteurs.

J'ÉTAIS arrivé à Lisbonne n'y connaissant pas âme qui vive, sans la moindre introduction, sans aucune lettre de créance, et avec la certitude que si quelqu'un soupçonnait un instant que j'étais autre chose qu'un innocent touriste et commençait à faire une enquête sur mon compte, le mieux que je pourrais espérer serait un départ rapide du Portugal. En l'occurrence, la seule chose à

faire c'était de boire, avec circonspection et constance, dans ces bars où j'aurais des chances de rencontrer des rebelles espagnols et d'entendre bavarder.

Aussi ma seconde nuit à Lisbonne me vit perché sur un haut tabouret au bar de l'Hôtel Victoria. C'est sans aucun doute le plus chic bar du monde, et le replet barman espagnol l'un des plus charmants barmen d'une profession où le charme



c'est de l'argent. Sally, le barman, était un « supporter » enthousiaste de Franco. Le drapeau de la réaction espagnole occupait dans le bar la place d'honneur, ses couleurs rouge-jaune-rouge solidement fixées au bouchon d'une bouteille d'absinthe suisse. Il était flanqué du drapeau à croix gammée et du drapeau italien. Quelque part, un pavillon rouge et un pavillon français tricolore émergeaient dans un coin, honteux, respectivement d'une bouteille de Bols et d'une bouteille de gin Gordon.

Derrière moi, le bar était plein de jeunes Allemands. Ils portaient des ailes d'avion à leur boutonnière. Ils étaient arrivés l'après-midi par le paquebot « Cap Norte », de la ligne Hambourg-Amérique du Sud. Ils étaient congratulés par un des « diplomates » de Burgos, un maigrillon hagard, visage gris, œil terne, une moustache courte barrant sa lèvre supérieure.

Le diplomate portait un nom ancien. Il était tuberculeux, marié jeune à une tuberculeuse qu'il avait rencontrée dans un sanatorium près de Madrid, et il avait avec lui à l'hôtel deux enfants tuberculeux. Sa femme était encore dans un sanatorium madrilène. « La tuberculose rend le sang très, très chaud », m'expliqua aimablement le barman. C'était peut-être pour cela que, chaque soir, on le voyait assis avec deux dames espagnoles, dans un coin sombre du bar; deux dames gales, mais « professionnelles ».

Ce soir il était dans le même coin, mais sans les dames. En tant qu'hôte des aviateurs nazis il avait un devoir à remplir. Les aviateurs ne le connaissaient pas, mais s'assoiaient là tranquillement, heure après heure, buvant de la bière ou du gin, parlant de tout et de rien. Les aviateurs mangeaient rarement; ils dinaient de sandwiches au jambon. Les boissons allaient toutes sur l'addition du diplomate et je demandai au barman d'y adjoindre la mienne. Pourquoi rester le seul étranger dans ce bar en dehors d'une telle partie ? Brave garçon, il accepta.

A la fin, notre diplomate décida qu'il était temps pour les aviateurs de prendre leur train pour la frontière, et il en avisa poliment leur chef. Le chef était un grand Allemand blond, aux yeux bleus, originaire du Canada, et qui parlait l'anglais à la perfection. A son commandement les Allemands s'en allèrent et comme le chef, qui les suivait, atteignait la porte, le diplomate salua cérémonieusement :



Pendant la révolte des marins, des groupes de soldats armés parcourent sur des fourgons les rues de Lisbonne.

« Heil Hitler ». Le chef ne daigna même pas se retourner et se contenta d'un signe négligent de la main accompagné d'un murmure. On sentait que les Allemands n'ont qu'un mince respect pour leurs nouveaux alliés.

Sally le barman m'expliqua que les Allemands étaient une race opprimée, principalement par les Anglais, et qu'il attendait avec impatience le jour où notre Empire bourgeois céderait de vastes territoires aux nazis prolétaires. Une quantité d'aviateurs allemands avaient passé par son bar depuis le début de la guerre civile et il connaissait leur point de vue. En tant que barman, il préférait les Anglais, car aucune nation, reconnaissant-il, ne boit plus ou ne donne plus de pourboires. En tant que patriote, son cœur allait aux Allemands.

Dans ce bar-là, et dans d'autres, j'ai rassemblé peu à peu une documentation. J'ai rencontré des hommes qui travaillaient à l'aérodrome de Lisbonne, des hommes qui travaillaient dans des firmes anglaises à Lisbonne, des hommes con-

naissant les businessmen qui voyagent ça et là.

L'histoire de l'intervention est bien simple. Le gouvernement du Dr Salazar, dictateur européen modèle, met son espoir dans une alliance militaire avec le gouvernement de Burgos. Les autos de l'Etat-major de Burgos, portant l'avis officiel qu'elles ont été réquisitionnées par les autorités militaires rebelles, circulent ouvertement dans Lisbonne, de l'hôtel Aviz, quartier général de celles-ci, vers l'hôtel Victoria, leur centre d'organisation, ou vers les ministères de l'Etat portugais.

Le Portugal, d'accord avec l'Allemagne et l'Italie, refusa de souscrire au pacte de non-intervention aussi longtemps que le Portugal demeurait la seule route possible pour aider les rebelles. Mais vers le milieu de septembre les rebelles eurent la maîtrise des mers et les ports rebelles, en particulier Cadix, purent être utilisés. Bien plus, vers octobre, les rebelles eux-mêmes eurent la possibilité d'envoyer des navires marchands armés à Lisbonne.

Les navires procédaient à leur chargement de munitions et d'armes dans le port de Lisbonne, entourés par la flotte portugaise. Celle-ci — il faut l'expliquer — devait rester au mouillage depuis la tentative malheureuse de révolte au début de septembre. Les vaisseaux n'allaient plus en pleine mer, mais demeuraient à l'ancre devant l'arsenal.

Pendant tout le mois d'août des avions furent débarqués à Lisbonne par des navires allemands et italiens, surtout par les premiers. Ils étaient montés par des mécaniciens allemands à l'aéroport de Lisbonne et s'envolaient de là pour l'Espagne. Les avions de bombardement Junker étaient munis de lance-bombes et de tourelles pour mitrailleuses. Les Allemands avaient un grand nombre de mécaniciens établis « légitimement » à Lisbonne, car c'est un port d'escale pour le « Hindenburg » et le « Graf-Zeppelin » et aussi pour une ligne d'hydravions.

Mais il n'y avait pas que des mécaniciens allemands à travailler pour les rebelles. Au milieu de septembre (après que le Portugal eut adhéré au pacte de non-intervention) les rebelles réussirent à faire l'achat de deux Potez en France. Ils furent montés par des spécialistes de l'aviation portugaise qui connaissaient bien les appareils, car leur propre aviation en avaient utilisés.



Un billet de banque portugais de 500 reis, du temps de l'inflation, périmé, sans valeur... On l'a trouvé sur le cadavre d'un Marocain, tombé sur le front de Madrid. Ainsi Franco payait-il les mercenaires.

K. L. M., la grande firme hollandaise, avait esquivé l'interdiction de son gouvernement en vendant des Fokkers solidisant à une firme britannique censée avoir un service aérien pour Lisbonne (jusqu'à présent le trafic n'a jamais existé de façon commerciale). Les appareils, bien entendu, ne prirent jamais le chemin de la Grande-Bretagne mais filèrent directement avec leurs papiers britanniques à Burgos, chez les rebelles. La même firme anglaise a servi d'agent pour l'achat en Angleterre de six tonnes de téléphone de campagne et d'équipement de T. S. F. pour les rebelles.

Lorsque les marchandises arrivaient à Lisbonne, les autorités des douanes portugaises, la formalité faite, exigeaient qu'un dépôt de 500 livres soit versé, comme garantie que les marchandises étaient réellement en transit pour l'Espagne. Elles étaient alors entassées dans des camions et dirigées sur la frontière sous l'escorte d'un policier portugais dont la mission était de garantir, au nom des autorités de la douane, que le chargement était en fait délivré aux autorités rebelles espagnoles !

Un pilote anglais « marron » m'a raconté une histoire bien intéressante. Sa maison, juste avant la guerre civile, avait vendu quatre Fokkers à la « British Airways », qui, cependant, les remplaça bien-

tôt par quatre autres appareils. Les agents des rebelles à Lisbonne eurent vent de cette affaire et entrèrent en contact avec la « British Airways » à Londres, pour acheter éventuellement les appareils. Ceux-ci furent conduits à Bordeaux par des pilotes anglais, et de là renvoyés par les autorités françaises. Les avions furent alors revendus à la Pologne, reçurent les papiers correspondants et furent amenés en Espagne par des pilotes fascistes polonais. L'un d'eux seulement, toutefois, arriva à bon port, les autres s'étant écrasés en France.

Cet aviateur britannique était depuis quelque temps à Lisbonne et avait vu passer tous les mercenaires qui allaient prendre du service chez les rebelles. Leurs gages étaient variables. Lui-même s'était vu offrir 20 livres par semaine, d'autres qu'il connaissait on les avait eus pour 100 livres par mois. Un « as » brésilien était venu comme volontaire pour la croisade qui délivrerait l'Europe de la terreur marxiste. Après une semaine ou deux de préparation « spiritueuse » dans les bars de Lisbonne, il se laissa persuader qu'il fallait visiter le front. L'ayant vu, il décida de prendre un mois de vacances au Portugal et ensuite de s'en retourner.

Ralph FOX.

(Traduit de l'anglais par Pierre Unik.)

Une vue de Lisbonne.



Mesdames messieurs

VOICI

LES MILLE ET UNE MERVEILLES MÉNAGÈRES PAR YVES GROSRICHARD

Et la crème à chaussures, qui fait un, et le brillant pour les cuivres, qui fait deux; et la pâte à fourneaux, qui fait trois; et la poudre à couteaux, qui fait quatre; et le produit pour les casseroles qui fait cinq; tout ça dans ce *caba* qui vaut cent sous et que je vous donne à l'œil, parfaitement ma petite dame, parce que c'est aujourd'hui la réclame et que la réclame ça ne consiste pas à se payer la tête du client; et pour les gosses ces images à découper, qui fait six; et les fables de La Fontaine qui fait sept; et cet album à colorier qui fait huit; plus un petit centimètre qui fait neuf et une règle pour tirer des traits qui fait dix; le tout facturé, vendu, emballé d'ordinaire pour seize francs soixante et quinze et que je vous laisse aujourd'hui parce qu'il s'agit d'une vente exceptionnelle, à six francs l'un dans l'autre, trois malheureuses pièces de quarante sous. Qui en veut, qui en demande? La grand'mère là-bas? Enlevez, c'est pesé, et à la suivante... Tirez-toi de là, Titine, t'embarrasse le passage.

Titine, enveloppée dans sa blouse blanche qui lui donne grand air, vire, tourne, court, galope, rampe, saute, dans les étroites limites fixées par le comptoir de tôle ripol-

née sur lequel étincellent et rutilent les boîtes, les fioles, les tubes et les bidons.

C'est un défilé ininterrompu. La foule qui se presse et s'entasse dans les allées s'écoule d'un mouvement régulier mais lent, si lent qu'il a l'air d'être uniquement composé d'arrêts successifs. Pas un éventaire autour duquel ne se forme un cercle de curieux et surtout de curieuses. Les rumeurs de ce flot humain se mêlent aux flons-flons d'un haut-parleur, au bruit de soucoupes renversées qui vient du coin des dégustations gratuites, et aux coups de marteau que donne derrière quelque palissade un charpentier occupé à planter de nouveaux décors.

Nous sommes au salon des Arts Ménagers. Des verrières tombe, selon l'expression consacrée, une lumière crue. Mais il y a ici tout ce qu'il faut pour la faire cuire. Depuis le réchaud jusqu'à l'imposante cuisinière électrique, tous les modèles, tous les symboles ménagers de la transformation de l'énergie sont réunis dans ce hangar de fer et de verre, si laid qu'on le trouve aussi apte à abriter les concours hippique et ses crottins subsidiaires, que le Salon de peinture et ses croûtes innombrables.

Pauvre Grand Palais! On l'injurie, et



tiques où des serviettes tournoient dans une eau jaunâtre, voici les frigidaires dans lesquels des poulets de carton-pâte se prélassent entre deux tartes de bois verni; voici des séchoirs, voici des appareils à peler les patates, et des ustensiles pour gratter les carottes.

Les aspirateurs vrombissent aux pieds de dames satisfaites, de l'eau bout dans une cafetière d'apocalypse, le fumet d'un bouillon condensé se perd dans la ronde des odeurs.

— Dis, Mèlie! Regarde-moi cette baignoire!

— Prends un catalogue, Nénette, ça

Une charmante Bretonne, au Salon des Arts Ménagers, présente au jury un plat de sa fabrication.



pourtant, jamais encore en France on n'a trouvé mieux que cette grande baraque à tout faire.

Voyez-le maintenant, abritant les mille attractions de la Foire ménagère. Ses coins et ses recoins, ses étages et ses galeries semblent n'avoir jamais eu d'autre objet que d'accueillir ce qu'on y a cassé.

Voici le bivouac des lessiveuses automa-

t'amusera ce soir. Tu découperas les images.

— Touche pas, ça brûle!

— Attention! La peinture est fraîche.

Une accorte vendeuse me happe par la manche.

— Monsieur! Vous avez la barbe dure?

— Heu!

(Sait-on jamais?)

— Eh bien, donnez-moi votre main. Avec cette crème à raser, je vais vous faire un essai, vous n'allez rien sentir.

Peut-être: mais je n'ai pas de barbe sur la main. Tout cela n'a d'ailleurs aucune importance. Ce qui compte, c'est la démonstration.

Cette immense verrière vibre, ronronne, étincelle du besoin de démontrer, du désir de convaincre. Mille bonnes volontés s'écritent dans tous les coins contre le badaud qui passe jusqu'au moment où, touché, il va devenir client.

Peut-être n'est-il pas de « salon » plus fréquenté, plus couru que ce salon des Arts Ménagers. Il plaît aux femmes qui y viennent toujours avec le secret espoir d'y trouver pour dix francs la merveilleuse machine qui les libérera des humiliantes corvées du foyer. Il plaît aux hommes qui ont le regard un peu condescendant des gens qui ne se sentent pas directement mêlés à l'affaire.

Le Salon des Arts Ménagers est si célèbre qu'il a même été chansonné. Hélas! L'hymne qui lui a été consacré ne convient pas aux journaux à grand tirage comme *Regards*. Il se chante sur l'air du *Fameux joueur de Luth*. En voici le début.

Deignier'ment j'ai visité (bis)
L' salon des arts ménagers (bis)
Et c'est vraiment fantastique
C'qu'il y a d'instruments pratiques.
Tenez! notamment j'y ai vu
Une machine à laver la vaisselle...

Pour des raisons d'ordre moral, il nous est malheureusement impossible d'aller plus loin. Car la suite, bien qu'elle soit d'une aussi haute tenue littéraire que le début, est extrêmement licencieuse. A croire que le premier salon des Arts Ménagers s'est tenu dans une salle de garde.

Y. GROSRICHARD.



Soupière géante dans le Grand-Palais.

UN CAFE SUCCULENT
OBTENU
UNIQUEMENT
AVEC
LA
METHODE
TITINE

DES TOASTS
TOUJOURS CHAUDS
A PORTÉE
DE VOTRE MAIN
AVEC LE
GRILLE PAIN
ELECTRIQUE

L'Am du coeur

. ULAR .

est-il mort d'avoir vu trop clair dans le jeu des trusts AU MAROC ?

PAR ANDRÉ WURMSER ET PIERRE COLIN

Un membre de la famille du baron de Nervo, qui fonda le Comité des Forges.



III (*)

ALIRE, à la lueur des événements actuels, les chapitres du « Trust du Fer Français », consacrés à la question du Maroc, telle qu'elle se posait il y a une trentaine d'années, on croit rêver! La guerre n'a donc servi à rien et le monde n'a rien appris? Tout serait-il à recommencer?

Dès le début du chapitre : « L'acaparement du minerai de fer », A. Ular nous explique qu'à la fin du siècle dernier et au début du nôtre, il existait « entre les industries des différents pays, une véritable lutte pour

* Voir Regards des 28 janvier et 4 février.

le fer ». Tandis que le minerai de fer s'épuisait en Allemagne et en Angleterre, la France avait des réserves énormes. Soudain, on découvrit en Tunisie, en Algérie et au Maroc de nouveaux gisements plus formidables encore. La France, qui avait achevé la conquête de l'Algérie, était la mieux placée pour entreprendre celle du Maroc. Mais le Reich, qui était à la recherche de minerai jeta aussi son dévolu sur le Maroc!

« Il n'est donc que fort naturel, écrit Ular, qu'une lutte sans merci ait éclaté pour la possession de ces réserves. » Et plus loin, il ajoute : « La possession de ces richesses étant la clé de voûte d'un trust international qui donnera à ses chefs la domination de toute la métallurgie européenne, on conçoit que sur ce point les affiliés du Comité des Forges n'aient reculé devant aucun moyen pour arriver à leurs fins. »

Aucun moyen! Tant dans le domaine de la politique intérieure que dans celui de la politique extérieure! Commençons donc par la façon vraiment éhontée dont le Comité des Forges s'empara de ces gisements.

Ular fait l'historique, qui n'était pas connu alors, qui était le premier historique complet (on comprend désormais pourquoi le livre ne put jamais paraître!) de deux affaires retentissantes : celle des mines du Mokta-el-Hadid et celle de l'Ouenza.

« En 1854, écrit Ular, un certain M. Duprat reçut à bail, dans le territoire de Bône, de vastes surfaces couvertes de forêts de chêne-liège. En 1863, après qu'au cours d'une révolte d'indigènes, ces forêts eurent été complètement détruites par l'incendie, l'Etat trouva plus économique de donner au concessionnaire les territoires en toute propriété que de lui verser des dommages-intérêts considérables prévus par le contrat d'amodiation. M. Duprat et son associé et successeur, M. de Noirterre, étaient donc une fois pour toutes propriétaires des terrains, en vertu d'une décision gouvernementale qui leur avait été dûment notifiée. »

Or, un beau jour, on découvre que ces terrains sont forts riches en fer. La Compagnie Mokta-el-Hadid, du baron de Nervo, jette aussitôt son dévolu sur ses richesses et se fait concéder leur exploitation par l'Etat! Comment l'Etat a-t-il pu concéder des droits sur des terrains qui ne lui appartenaient plus, qu'il avait donnés à un tiers, c'est ce qui est fort trou-

blant. Un procès s'ensuivit. M. de Noirterre le perdit. Il fit appel contre ce jugement inique qui le dépossédait. Tous les degrés de la justice furent saisis de cette affaire. M. de Noirterre perdait régulièrement ses procès. « Le malheureux propriétaire, ne comprenant plus rien aux jugements qui le condamnaient », s'adressa directement au Ministre, en désespoir de cause. Et savez-vous ce que le Ministre des Travaux Publics d'alors découvrit? Ceci simplement :

AUCUN DES JUGES QUI AVAIENT ETE COMMIS DANS CETTE AFFAIRE N'AVAIENT VU L'ORIGINAL DU TITRE DE PROPRIETE DE M. DE NOIRTERRE, dans le dossier de l'af-



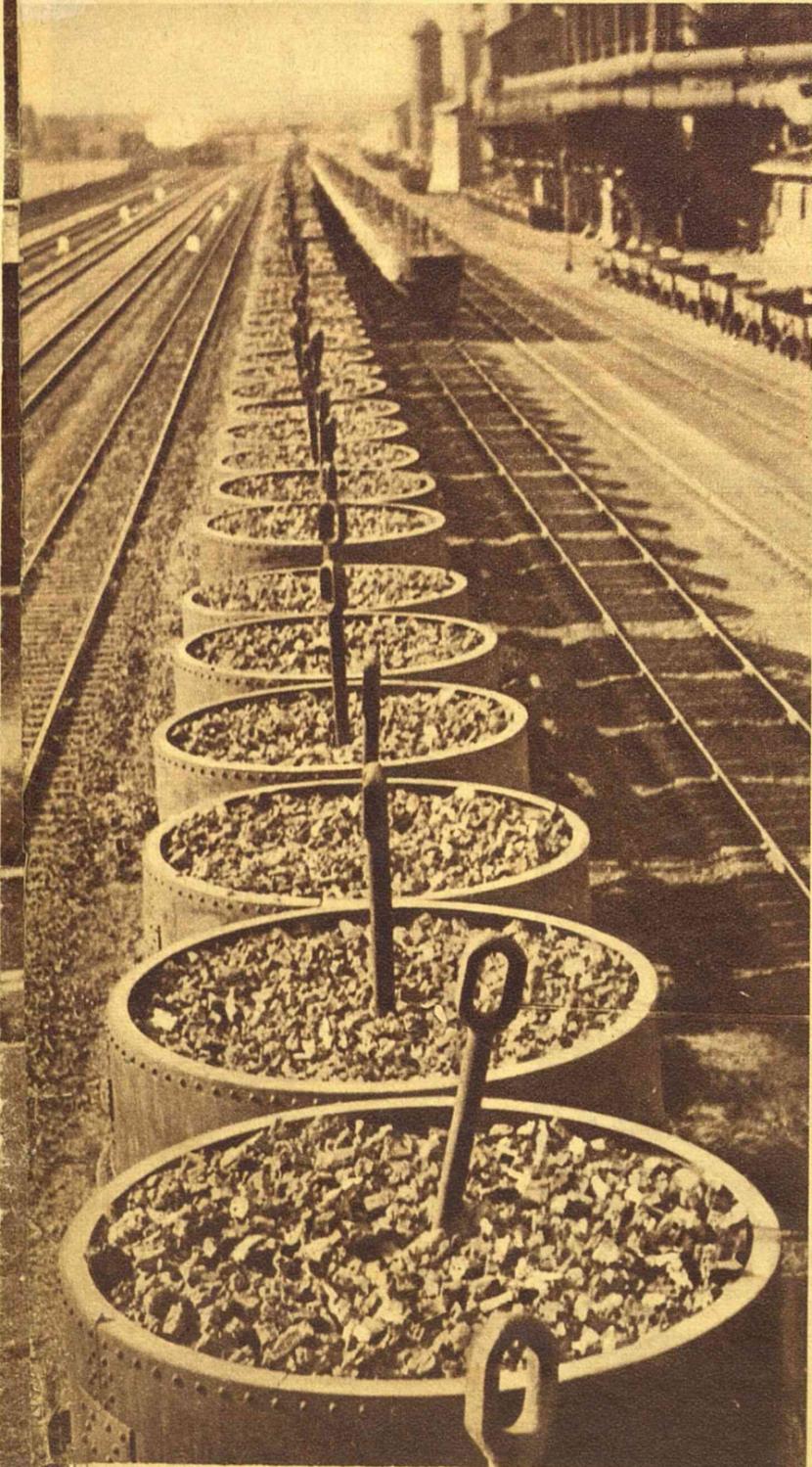
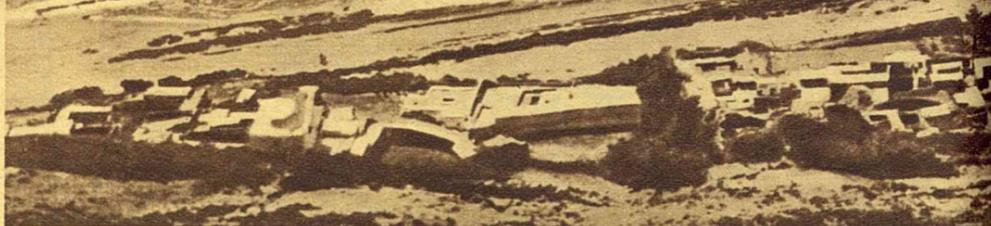
Krupp von Bohlen

faire, OU POURTANT IL SE TROUVAIT!

Et que pensez-vous qu'il arrivât après cette découverte sensationnelle? Rien. M. de Noirterre ne put pas rentrer en possession de ses biens. Le Ministre, écrit Ular, « s'est trouvé manifestement impuissant devant les bureaux dont les chefs, camarades des ingénieurs de la métallurgie et espérant le devenir plus tard eux-mêmes, n'ont rien à refuser aux détenteurs de la puissance capitaliste ».

Voilà comment le Comité des Forges, si à cheval sur le principe de la propriété privée, respecte cette pro-

Le fer arrive à la gare d'Essen, à destination des usines Krupp. Une grande partie de ce fer est extrait du sol français et servira aux armements dirigés contre la France.



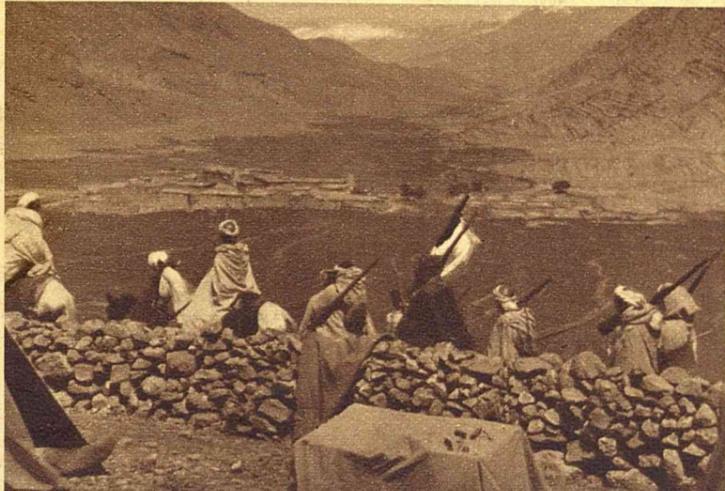
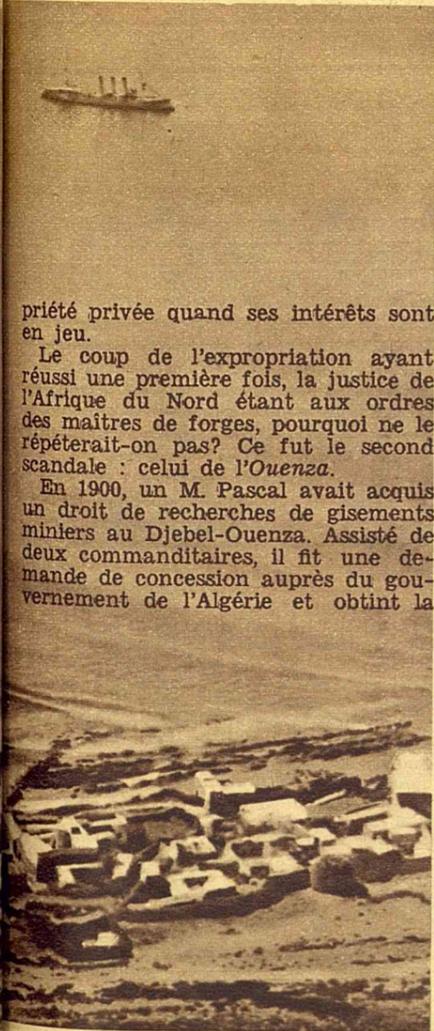
MATRES DE FORGES PREPARENT

LA GUERRE...

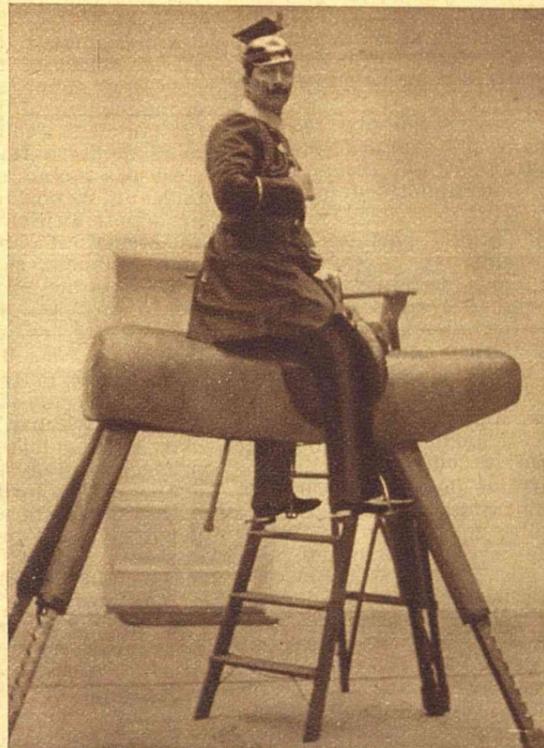


↑ Vue générale des usines Krupp à Essen.

Agadir, en 1911. Le croiseur « Berlin », qui remplaça la canonnière « Panther », est en faction.



Au Maroc, dont la richesse du sol en fer, en phosphates, etc..., déchaîne les rivalités des trusts internationaux.



L'ex-Kaiser Guillaume II, en uniforme de uhlan, pose devant le peintre Kossack pour son tableau: « La charge de cavalerie ».

concession. En vue d'exploiter celle-ci, M. Pascal s'adressa au Creusot en proposant une association à M. Schneider.

Un mois plus tard, M. Schneider envoyait dans l'Ouenza M. Carbonel, qui reconnut aussitôt l'immense richesse des gisements et qui signa immédiatement un contrat avec M. Pascal, s'engageant à verser à celui-ci une somme de 8 millions.

Huit millions représentaient beaucoup d'argent en 1900! M. Schneider réfléchit au meilleur moyen de mettre la main sur les gisements de l'Ouenza sans bourse délier. Que fit-il? « Il demanda, dès le 17 avril 1902, officiellement, écrit Ular, au gouvernement général d'Algérie la permission de prospector les minières situées au-dessus des mines de M. Pas-

cal, minières qui, en vertu de la demande du 21 janvier, ne pouvaient plus légalement être accordées qu'à ce dernier. Et le gouvernement d'Alger n'hésita pas à donner cette permission absolument illégale à la Société d'études formées par M. Carbonel. »

La violation de la loi était évidente. Il y eut procès sur procès. M. Pascal les perdit tous — et cela malgré qu'un

fonctionnaire eût avoué, dans une lettre, qu'il y avait eu forfaiture commise par l'administration algérienne.

Le Creusot gagna ainsi la partie et mit la main sur les grands gisements de l'Ouenza. Et c'est alors que l'on découvrit que l'associé du Creusot, pour l'exploitation de l'Ouenza, était la firme Krupp, d'Essen, qui absorbait 40 % du minerai extrait!

Ular, dans l'avant-dernier chapitre de son livre, nous montre ensuite les répercussions internationales de la lutte au couteau tiré que les grands trusts de matériel de guerre se livrent dans l'Afrique du Nord et au Maroc pour s'assurer la possession de richesses qui devaient faire de leurs propriétaires les maîtres absolus du marché mondial!

Une question préalable : cette lutte était-elle une « lutte nationale », c'est-à-dire la lutte d'un trust français au service du pays? Non, répond Ular. La bataille qui s'est déroulée en Algérie et qui a déclenché celle du Maroc, n'avait rien de national en ce sens qu'elle n'opposait pas un groupe capitaliste français à un autre groupe capitaliste allemand. Schneider, nous l'avons dit, était associé avec Krupp. Cette lutte opposait donc un groupe capitaliste franco-allemand, qui avait spolié des citoyens français avec l'appui du gouvernement, à un groupe allemand. Des ministres, une armée de fonctionnaires avaient aidé à la réussite de cette opération.

C'est alors qu'on vit la bataille dirigée par Schneider et Krupp, tendrement unis, dégénérer en un conflit international. Et c'est là que l'affaire du Maroc redevient actuelle!

Ular écrit : « Le trust venait, en effet, d'arracher au gouvernement algérien... les fameuses conventions définitives de juin 1905; la spoliation et la mainmise sur tout le gisement de l'Ouenza paraissent virtuellement réalisées. »

Or, soudain la nouvelle se répand que ceux-là mêmes que Schneider et Krupp ont expulsés de l'Ouenza et d'Algérie, viennent de découvrir des mines tout aussi importantes au Maroc. « La naissance d'une concurrence indépendante au Maroc, écrit Ular, ne pouvait que détruire le monopole de fait sur les minerais à haute teneur et libres de phosphore. C'étaient donc en toute première ligne les participants de l'Ouenza qui avaient intérêt à s'emparer aussi des gisements marocains. Et, fait qui établit clairement le désir d'organiser un trust du fer international, c'est exactement la Société d'études de l'Ouenza qui se dédoublait pour devenir en même temps la Société d'études du Maroc. Les mêmes entreprises allemandes, anglaises et belges y figureraient, et le groupe français s'était enrichi de la Société du Mokta-el-Hadid, du baron Nervo, initiateur des visées marocaines et président du Comité des Forges. »

Nous ne pouvons ici que résumer sommairement les grandes manœuvres internationales qui s'esquissèrent alors et qu'Ular rapporte dans le détail.

L'entente était parfaite entre Krupp, Schneider et le Comité des Forges, tous repus de minerai. On agitait dans la presse l'espoir d'une grande réconciliation allemande, d'une alliance franco-allemande! Tout semblait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Krupp avait même l'oreille de Guillaume II et le gouvernement impérial allemand entraînait pleinement dans la combinaison.

Ceux pourtant (la grande firme allemande de minerai Müller et les Mannesmann) qui avaient découvert les mines de fer du Maroc et qui comprenaient que le groupe Schneider-Krupp avait entrepris de les chasser aussi du Maroc, se fâchèrent. En Allemagne, une violente campagne de presse s'engagea, mettant en péril le gouvernement allemand qui avait secrètement sanctionné l'accord Schneider-Krupp. En quelques jours, l'opinion fut retournée contre la France et contre le rapprochement franco-allemand. L'Empereur dut aviser à des mesures immédiates et lâcher Krupp.

Dès lors, le conflit franco-allemand qui illustre les quelques années qui précédèrent la guerre, était en cours. Nous ne rappellerons pas ici l'affaire des frères Mannesmann, ni le coup d'Agadir, que nul n'a oubliés. Pour comble de malheur, des révélations

sensationnelles faites à la Chambre des Députés, à Paris, obligèrent Krupp à quitter le consortium — et la bataille devait aller s'accroissant jusqu'à la déclaration de guerre.

Les maîtres de forges de France et d'Allemagne avaient bien préparé la guerre, par leur association malhonnête et leurs combinaisons louches.

Dans le dernier chapitre de son livre, intitulé : « La Dilapidation des Ressources nationales », Ular nous montre comment le groupe Schneider-Krupp pillait l'Etat français. Il cite de nombreux exemples. Tous se ramènent à cet exemple type que nous allons citer :

Ular écrit : « M. de Robert, qui avait reçu 7.200 parts pour avoir demandé la concession (de l'Ouenza), se voit, sans avoir dépensé pour cela un centime, dans la brillante situation que voici : il peut réaliser ces parts (ce qui serait imprudent, puisque leur valeur augmentera avec leurs dividendes) et se trouver alors possesseur d'une fortune de 23 millions et demi; ou il touche sa part de bénéfices, ce qui en 1909, lui a fait encaisser la coquette somme de 831.000 francs, rente susceptible de s'accroître encore d'année en année; dans les premières onze années d'exploitation, sa rémunération totale s'est élevée à 2 millions 480.000 francs.

« Et l'Etat qu'a-t-il touché, lui, propriétaire du minerai? Rien du tout! Les redevances qui lui sont revenues s'élèvent, certes, à 2.700.000 francs, sensiblement autant que M. de Robert a eu pour avoir demandé à l'Etat de lui faire cadeau de sa propriété, mais une clause insidieuse de la concession — le baron de Nervo était vraiment un homme de génie — a affecté ces redevances à la construction, aux frais de l'Etat (!) de lignes de chemins de fer qui ont, certes, un certain intérêt général, mais dont la Société de Gafsa avait l'impérieux besoin pour développer ses affaires. Le bilan de l'affaire s'établit donc comme suit : 45 millions de bénéfices nets en onze ans pour 18 millions de capital; 15 millions d'amortissements et de réserves; 25 millions aux actions; 5 millions aux parts de fondateur, et pour l'Etat, rien. »

Un quart de siècle après ces révélations, la situation tant au point de vue intérieur que du point de vue international, a-t-elle beaucoup changé?

Apparemment, non. Le Comité des Forges conserve la même puissance, peut-être même est-il plus puissant, économiquement parlant, qu'il ne le fut jamais. La collusion entre « amateurs de fer » français et allemands n'est pas moindre qu'en 1911. La famille de Wendel qui, jadis, comptait un député au Reichstag, et un député de Meurthe-et-Moselle, compte aujourd'hui deux sénateurs français. A cela se borne en apparence l'évolution d'un quart de siècle.

En réalité, les choses ont changé de face, — le Trois Mai dernier.

La volonté de transformer la République, telle que la concevait la Constitution votée par une Chambre royaliste, en République sociale, a été exprimée par une immense majorité de Français voici neuf mois. Le Front Populaire est venu au pouvoir pour, selon le serment que nous avons prêté, donner au monde la grande paix humaine, aux travailleurs le pain — à tous la Liberté.

La liberté n'était qu'un mot, elle n'est qu'un mot tant que n'est pas brisé le pouvoir — non seulement international, mais antinational — de la finance et des trusts.

La nationalisation des industries de guerre est votée — et sans doute ne tarderons-nous plus à enregistrer le retour à la collectivité des usines du Creusot. Une majorité stable — et quoi qu'on en dise, cohérente, aidera le gouvernement à réaliser notre programme commun.

Sans même attendre le second article que M. Béraud doit, depuis dix-sept ans, consacrer à Alexandre Ular.

André WURMSER et Pierre COLIN.

NOUS POUVONS ENCORE SAUVER PRESTES!

PAR M^e PAUL VIENNEY

La situation économique et politique du BRESIL est peu connue de l'EUROPE. Ces dernières années ont été trop riches d'événements plus proches pour que notre attention franchisse l'Océan et se porte sur le sort malheureux des démocraties sud-américaines.

Parmi celles-ci, cependant, le BRESIL aurait dû solliciter plus spécialement notre vigilance et mériter l'effort de notre solidarité.

Depuis longtemps déjà, le BRESIL est devenu la proie de l'impérialisme yankee et anglais qui a fait main-basse sur l'immense richesse de ses mines, de ses pampas et de ses ports. Les capitaux étrangers investis dans les banques et les entreprises brésiliennes sont d'une telle importance que le BRESIL peut être considéré comme une sphère d'influence anglo-américaine. D'autre part, cette mise en coupe réglée des richesses nationales n'a pas été sans accroître dans une proportion considérable la misère des masses ouvrières et paysannes et, par répercussion, des classes moyennes. Les unes et les autres se sont rapprochées dans leur détresse commune et se sont éveillées ensemble à la conscience nationale. Après les révoltes instinctives et sporadiques de 1922 et de 1924, la protestation du peuple brésilien contre la dictature du Gouvernement VARGAS qui la favorise, a trouvé son expression légitime dans un large groupement de front populaire connu sous le titre significatif d'« ALLIANCE NATIONALE LIBÉRATRICE » et dont LUIZ CARLOS PRESTES est le chef.

LUIZ CARLOS PRESTES ? Voici quelques années encore, personne ne connaissait ce jeune ingénieur studieux; si ce n'est par l'attachement et l'amitié que lui portaient ses camarades de classe. Fils d'un capitaine de génie de l'armée brésilienne qui avait été le compagnon de lutte de Benjamin CONSTANT, on le savait attaché aux idées de liberté. Il lisait *Euclides da Cunha* et *Castro Alves*, le poète de la lutte contre l'esclavage. Le premier soulèvement populaire de 1922 le trouva capitaine, occupé à construire des chemins de fer stratégiques dans le Sud et à apprendre à lire à ses soldats. La révolte de 1924 en fait déjà le chef d'une prestigieuse épopée : les ouvriers, les paysans et les soldats accourent à son appel et forment cette admirable colonne qui, pendant plus de deux ans, parcourt 25.000 kilomètres de terre brésilienne et fait échec à toutes les armées régulières envoyées contre elle avant de trouver un refuge en BOLIVIE. En mars 1935, l'ALLIANCE NATIONALE LIBÉRATRICE, dont il a été l'un des plus ardents fondateurs, l'appelle au poste de président d'honneur.

L'année 1935 fut pour le BRESIL une année particulièrement tourmentée. L'ingérence étrangère, la crise économique et la révolte ouvrière y atteignirent ensemble leur apogée. Le rythme des grèves s'accéléra dans les villes tandis que de larges mouvements de partisans se dessinaient dans les campagnes. En octobre 1935, éclate dans le Nord et le Nord-Est du BRESIL une grève des cheminots du *Great Western* dont un incident va donner un caractère insurrectionnel à des mouvements sociaux jusque-là pacifiques : les soldats reçoivent l'ordre de tirer sur les manifestants, ils refusent et fraternisent avec les ouvriers. Au cours de la lutte, les soldats entrent avec les grévistes et leurs familles dans les casernes où la fraternisation se poursuit et où se scelle une alliance étroite que rien, depuis, n'est venu démentir. Les soldats et les masses populaires, étroitement unis désormais sous le drapeau de l'ALLIANCE NATIONALE, se trouvent engagés par l'enchaînement naturel des choses dans une lutte héroïque où vit encore le souvenir des grands libérateurs américains : SAN MARTIN, BOLIVAR...

Le 14 octobre 1935, LUIZ CARLOS PRESTES écrit à l'un de ses amis quelques notes hâtives qui font songer aux billets de LENINE, à la veille d'octobre : « Nous sommes indéniablement à la veille de grands événements dans le pays tout entier. Ceci n'est pas un vain mot, comme tant d'autres qu'on rejette à tort et à travers. Cette conclusion découle de l'analyse approfondie de la situation économique et politique où nous nous trouvons. Nous marchons à grands pas devant d'une crise révolutionnaire, une crise dans laquelle personne ne pourra rester neutre. L'ALLIANCE NATIONALE DE LIBÉRATION a été interdite et poussée dans l'illégalité. Elle est pourtant la seule force capable de guider le peuple et tous les Brésiliens seront sous peu obligés de prendre clairement position pour ou contre elle. »

Et, le 25 novembre 1935, alors que l'effervescence révolutionnaire s'est spontanément étendue à tout le pays : « Nous nous trouvons devant une Révolution... »

Mais, à RIO DE JANEIRO, les troupes insurgées du 3^e Régiment d'Infanterie et de l'Ecole d'Aviation sont vaincues après une résistance opiniâtre et doivent se rendre à leurs adversaires, qui font 2.500 soldats et 50 officiers prisonniers. C'est le commencement de la retraite et le début de la répression. Le Gouvernement hésite devant l'ampleur de la protestation populaire et n'ose procéder à aucune exécution capitale, mais il

dépote en masse dans les îles. Des milliers et des milliers d'hommes, appartenant à toutes les classes de la société, sont arrêtés, jugés sommairement et condamnés. A l'heure actuelle, plus de 17.000 hommes paient encore dans des cachots torrides le crime d'avoir osé s'élever contre les féodaux étrangers. Parmi ceux-là, LUIZ CARLOS PRESTES, dont le nom fut si souvent acclamé pendant la révolte.

Un acte d'accusation hâtivement dressé par les agents d'un Gouvernement dont l'existence vient d'être menacée par le choc d'une révolution et qui se défend... ou qui se venge. Un texte de loi manifestement forgé après les événements qu'il prétend réprimer. Un « Tribunal de Sécurité Nationale » composé de cinq juges désignés par le Président de la République, dont un magistrat civil ou militaire, deux officiers et deux citoyens. Une justice qui méconnaît systématiquement tous les principes de Justice et dont les mesures impitoyables de vengeance prennent à peine la précaution de s'abriter derrière quelques formes empruntées à ce que la législation du III^e Reich nous a déjà fait connaître de plus redoutable et de pire.

Notre effort de solidarité n'est cependant pas encore voué au désespoir. Déjà, le cri de réprobation du monde entier a été entendu et il a fait hésiter la main du bourreau. La défense de PRESTES s'est élargie. Nous pouvons encore le sauver et l'accomplissement de ce devoir prendra ici, pour un homme tel que lui, la valeur et la signification d'un acte de reconnaissance.



Luis Carlos PRESTES

MEXIQUE
PHOTO MARCEL GAUTHEROT



!
PE.
pour
eux
spé-
sme
de
les
con-
en
tion
des
om-
ltes
lien
res-
itre
LOS
stu-
de
non
Il
Le
des
La
pay-
qui,
fait
uge
été
l'in-
nble
rges
late
tern
aux
ils
rent
sult
dats
NCE
une
SAN
ques
ous
tier.

nant
s. A
s le
LOS
dont
ou
tend
par
ciers
Jus-
tion
eich
Déjà,
main
uver
leur

"VOU

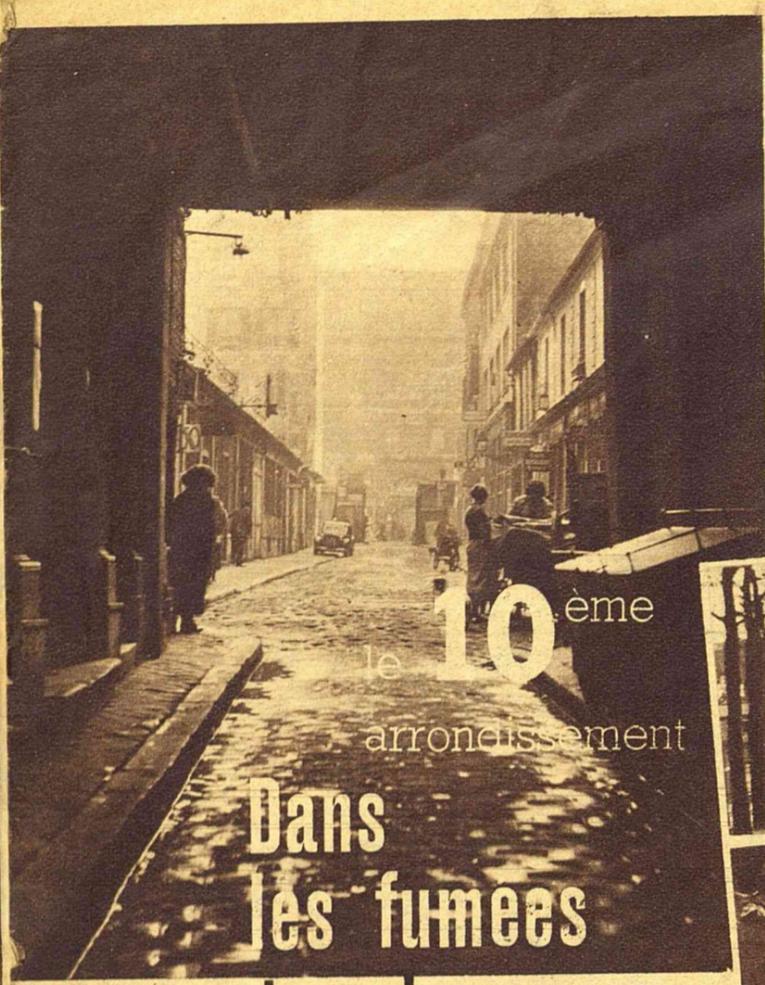
PARIS!

Une grande enque de C

Tout près de l'église, le vilain hôpitalier Villem... et que l'on peut démolir sans regret pour construire des bâti... un square, par exemple. Puis les deux La Gare de l'... tentés et de tant de chagrin, la belle Gare de l'ES... les combats et pour la reconstruction celle on a bien... de millions qui ont fait défaut au res l'arrondissement... faire la guerre, plus simplement, à la et à la tuber... La Gare du Nord, mangée d'une fumée, annonciatric... siers, de puits et de mines. Et puis les voies brillante... les voies nostalgiques haies par les tris. Il y a, dan... milliers de fenêtres que la ménagère n'apas ouvrir, car... ciel de suie, car il y pleut du charbas, triste, sale, rieurs.

Tout près, encore, un de ces établis dont l'Assis... lieu d'être fière, la Maison municipale anté, la maison... tant de poètes dont Henry Murger, l' des Scènes de... père de Mimi, de Musette.

Encore un hôpital, Lariboisière. Il adorne, en son... Même, il est sale. Et sale malgré le ment d'un per... mier qui voudrait bien, lui, travailler, moins de peine... neufs. Hôpital surchargé, comme beau d'autres, hôpita... vèle insuffisant, les jours noirs des catastrophes fe... tique, malgré les dépenses de perfection.



Un passage rue du faubourg Saint-Denis.

Dans les fumées des deux gares

L'ANCIEN faubourg du Nord devenu l'Enclos Saint-Laurent, en 1859, lorsque l'on décida, comme ça, de diviser Paris en vingt arrondissements chacun pourvus d'un nom.

Pourquoi Enclos Saint-Laurent? Parce qu'il s'y tenait, jadis, la fameuse foire Saint-Laurent. Alors, le faubourg du Nord était tout à fait en dehors de la ville. Des terrains vagues, la campagne. Au xviii^e siècle, le faubourg entre dans la Cité, sans, pour cela, se peupler beaucoup. On cultivait le x^e arrondissement, il n'y a pas cent ans, tout comme, au début du xix^e siècle, on s'en allait chasser à la porte Clichy. Un arrondissement, donc, qui n'a pas deux cents ans, dans sa partie principale. Mais, dame, il les porte plutôt mal et, déjà, certaines rues agonisent. Il n'aura pas duré longtemps et, sans doute, le regrettera-t-on assez peu. Car bien des pâtés de maisons appellent la pioche, pour guérir leur lèpre, pour connaître, enfin, le soleil.

L'arrondissement des quatre saints, aussi. Quatre quartiers, la Porte Saint-Denis, la Porte Saint-Martin, Saint-Vincent-de-Paul, l'Hôpital Saint-Louis. Cette abondance de pieux patronages, malgré tout, n'a pas apporté sur le x^e les faveurs de la Providence...

Des quartiers qui se touchent et ne se ressemblent pas. Saint-Vincent-de-Paul, à la rigueur, peut passer pour un quartier bourgeois. Les maisons sont plus hautes, mieux bâties, les rues plus larges. C'est qu'il a bien fallu donner des voies d'accès aux deux gares. Beaucoup d'hôtels, pour la même raison, des hôtels qui déclinent parce qu'il y a moins de touristes. Des cafés. Une vie intense.

Saint-Denis, c'est la grande crise mondiale installée dans Paris. On y installa de tous temps les transports, les messageries, puis l'exportation. Quartier dont les rues étroites sont sillonnées par les camions lourds. Des caisses s'en vont, portant à l'étranger les articles de Paris. *Made in France*. Elles s'en allaient, plutôt, car l'exportation est dans la mouise. Les embouteillages existent toujours, mais le charroi a diminué de tonnage et les petits restaurants sont vides qui offraient aux camionneurs le saucisson matinal et le petit vin de pays. La rue d'Hauteville, celle du faubourg Poissonnière, les dizaines de passages mal pavés sont dans le marasme. Finis, les beaux jours, dans les magasins de porcelaines et de grès... Tout un quartier qui aspire au renouveau des affaires. Moins touché peut-être, parce qu'un peu plus tranquille, le quartier Saint-Martin, petit-bourgeois, semi-prolétarien, vivote derrière les théâtres des boulevards, façades brillantes dont les lumières s'éteignent une à une. C'était l'*Ambigu*, par exemple, et ses mélos. Plus d'*Ambigu*. Plus de mélodrames où Margot sanglotait.

Le quartier de l'Hôpital Saint-Louis, tassé autour du vieil hôpital dédié au roi mort de la peste, connaît la franche misère. Misère des maisons, des logis, des habitants. Misère de l'artisan qui s'était réfugié là, misère de l'ouvrier qui connaît, dans les entreprises de l'endroit, des conditions de travail d'une incroyable vétusté.

Les archéologues vous diront que cet arrondissement n'a jamais eu de chance. Il était, à l'époque quaternaire, noyé par l'un des bras de la Seine qui, peu à peu, s'amenuisa au point de ne plus représenter, pendant le Moyen Age, que le ruisseau Ménilmontant. Les habitants, alors, se moquaient un peu de cette abondance d'eau. Ceux d'aujourd'hui, par contre, aimeraient bien que l'eau montât à tous les étages, car il existe encore, en plein Paris, dans les quartiers Saint-Louis et Saint-Denis, bien des maisons dont les locataires s'en vont, tout bonnement, chercher l'eau à la cave ou dans la cour.

Pauvre quartier. Il n'a même point, sauf ses deux portes qui gardent une certaine allure, de monument historique pur de toute souillure. L'église Saint-Laurent, par exemple, restera l'un des plus beaux exemples de l'architecture hétéroclite. Le chœur est bien du xv^e siècle, mais la façade a été construite pour s'harmoniser avec le boulevard de Strasbourg, il y a quelque soixante ans. Et l'on a flanqué la vieille église d'une chapelle de la Vierge, qui est une des plus laides maladresses architecturales du siècle de Louis XIV. Dire que l'on a installé là, pourtant, pendant la Révolution, le temple de l'hymen et de la fidélité! De quoi vous dégoûter du mariage.

Voir *Regards* des 28 janvier et 4 février.



La façade de l'Hôpital Saint-Louis.



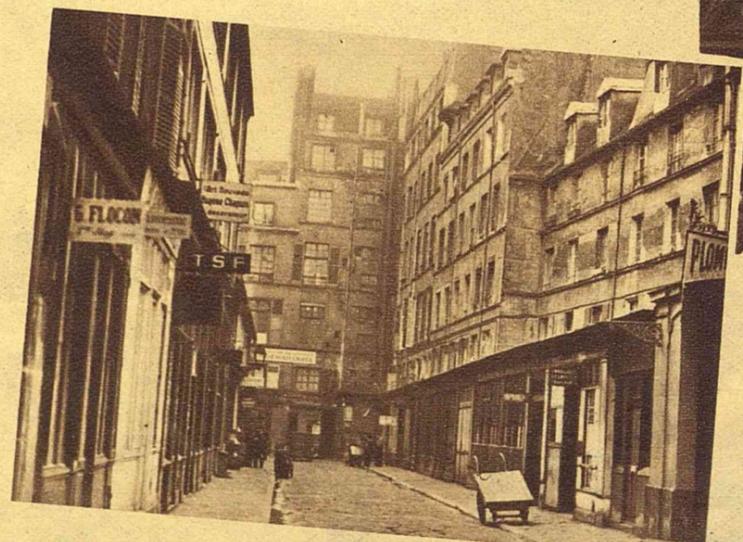
La porte Saint-Martin. A droite, la « Renaissance », qui abrite aujourd'hui le bel effort du « Théâtre du Peuple ».



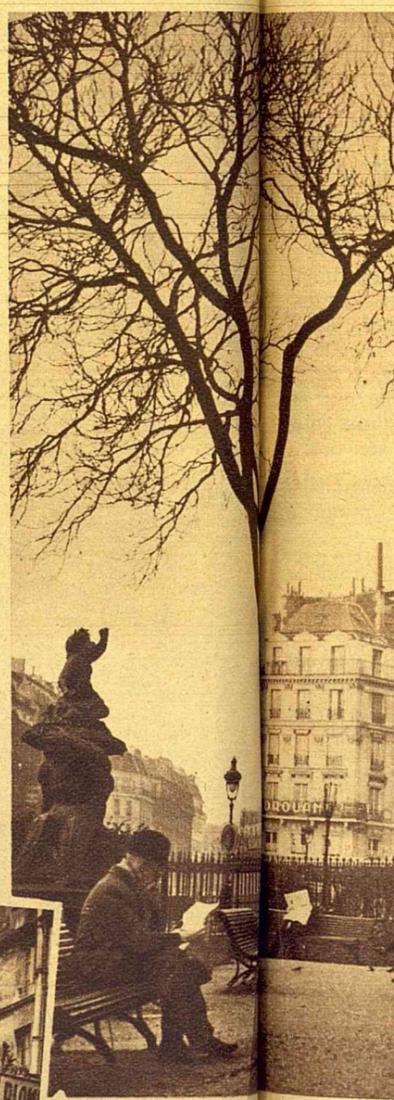
Rue Paradis, centre de la faïence, de la porcelaine et de la cristallerie. On voit la maison créée par Mansard.



La gare de l'Est, d'où, en août 1914...



Légende à trouver.



Le petit square de l'église Saint-Vincent-de-Paul

Photos GRANPILLON, LÉVEL

Prison S

'VOUS NE CONNAISSEZ PAS

IS!"

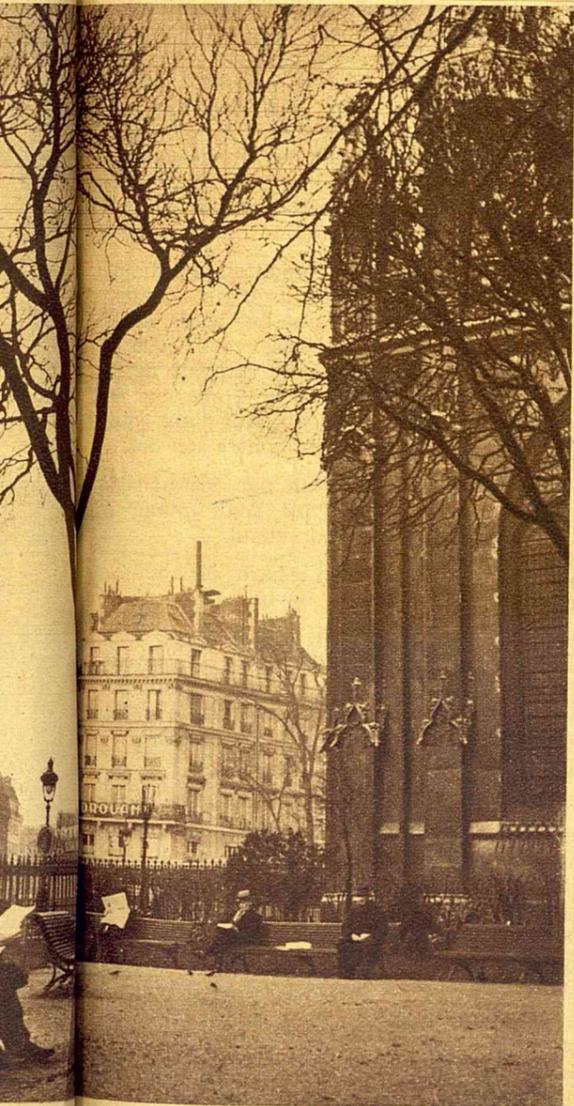
enque de **CLAUDE MARTIAL**

ilain hôpitalaire Villemain, à peu près désaffecté
regret de construire des bâtisses neuves et aménager
les deux. La Gare de l'Est, riche de tant d'at-
a belle époque Gare de l'Est, celle qui s'en va vers
struction nouvelle on a bien su trouver les dizaines
ut au rez-de l'arrondissement lorsqu'il s'est agi de
nt, à la gare et à la tuberculose.
une fumée, annonciatrice des paysages de cras-
puis les voies brillantes aux rails entrecroisés,
par les trains. Il y a, dans l'arrondissement, des
énagère pas ouvrir, car elles s'ouvrent sur un
du charbon, triste, sale, qui endeuille les inté-

es établissements dont l'Assistance publique n'a pas
unicipale santé, la maison Dubois, où moururent
Turger, les *Scènes de la Vie de Bohème*, le

ère. Il fut moderne, en son temps. Il ne l'est plus.
malgré le recrutement d'un personnel médical et infir-
travailler, moins de peine, dans des locaux plus
me beaux, d'autres, hôpital d'urgence qui se ré-
s des catastrophes ferroviaires. Et peu pra-
perfectement.

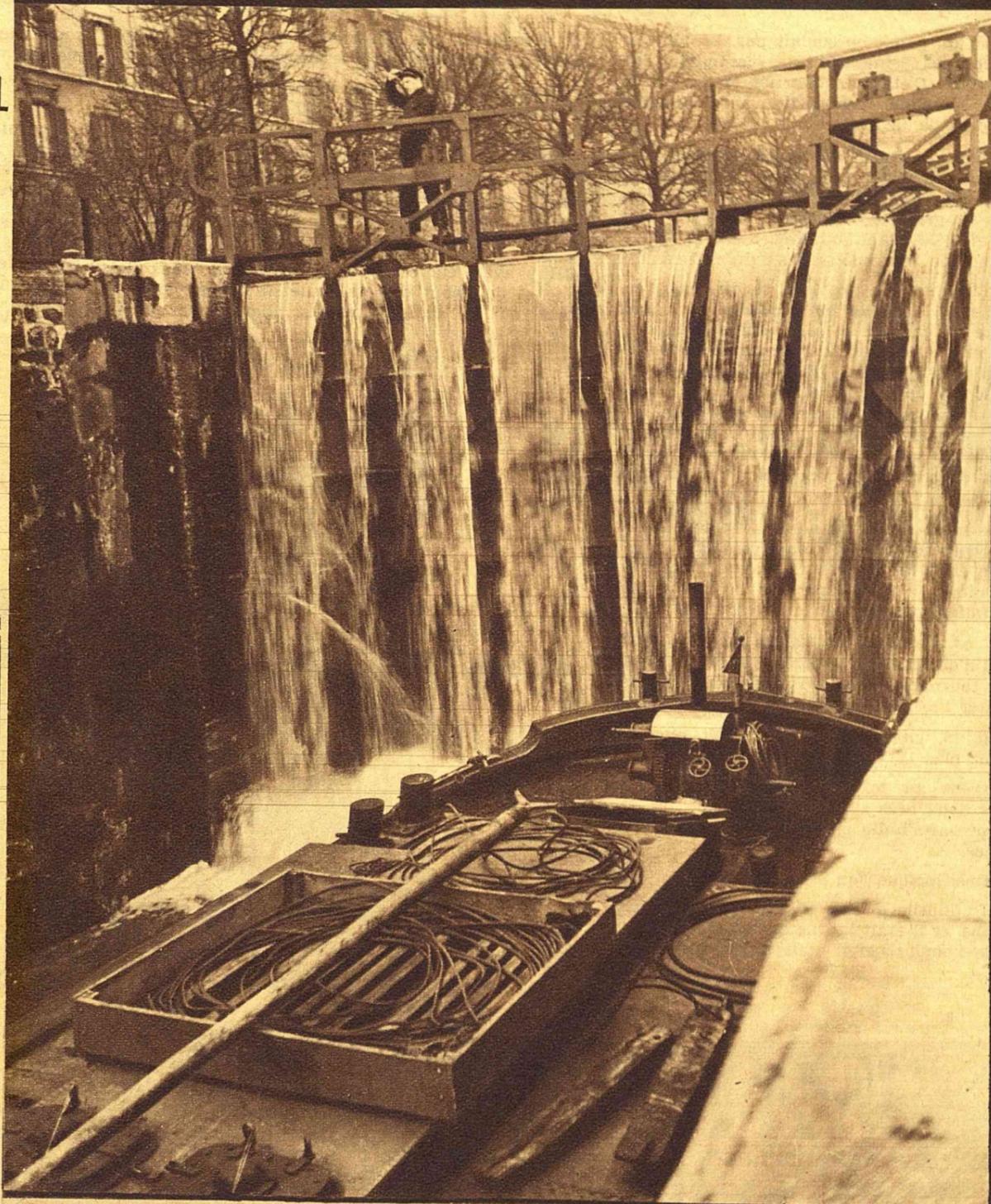
(Lire la suite page 22.)



Le petit square derrière l'é-
glise Saint-Laurent, boule-
vard Magenta.

GRANDILLON, LÉVEILLÉ, STEIN

Prison Saint-Lazare, une ver-
rue de Paris.



Au canal Saint-Martin.
Un des lieux les plus
attachants de Paris.



La Semaine prochaine :
Le 5^e ARRONDISSEMENT

CONCOURS
10^e ARRONDISSEMENT
BON
de participation

Le long du canal

L'EAU du canal ne coulait pas. Les cheminées des usines sont les campaniles du pauvre. C'était un quartier où les riches ne venaient pas : ils n'auraient rien trouvé là de pittoresque, ni autre chose.

L'eau stagnait au-dessus du quai et la suie sur l'huile faisait des dessins qui ne se défaisaient pas, des dessins immobiles. Au-dessus des murs noirs et gris, loin au-dessus, presque roses sous la fumée, le grand minaret d'une mosquée, c'était la tour de l'entrepôt « des cuirs et peaux ».

Comme les jours d'avant, elle se dirigeait vers la passerelle de planches qui traversait le canal, et à refaire ce chemin-là, son cœur sautait. Ces jours derniers, elle pouvait encore aller à l'hôpital. Il était de jour en jour plus effrayant et, chaque jour, elle tremblait de le revoir autant que de ne le revoir point. Elle savait pourtant que c'était lui, et elle restait là, jusqu'à la dernière minute et lui prenait sa main couverte de bleu de méthylène, et remontait son oreiller où le pus avait suinté.

Et les derniers jours, quand il ne pouvait plus ouvrir les yeux et qu'il ne savait peut-être même plus qu'elle était là, elle restait encore jusqu'à ce que l'infirmière vint lui taper sur l'épaule et lui dire qu'il fallait pourtant qu'elle s'en allât.

Et rien ne l'empêchait d'aller encore jusqu'à l'hôpital et d'en franchir le porche, et de traverser la cour en tournant autour du rond-point d'herbe, et de monter l'escalier, et d'ouvrir la porte : mais dans le lit 15, elle savait qu'il n'était plus là. Qu'il n'était plus là, ni nulle part.

Elle s'arrêta au milieu de la passerelle. Elle appuya ses deux bras sur le garde-fou de fer. La suie nageait sur l'huile entre les feuilles tombées des platanes.

C'était ainsi lorsque l'on était mort.

Et il était inutile qu'elle allât porter des fleurs sur sa tombe, et il était inutile qu'elle allât jusqu'à la porte de l'hôpital, et il était inutile qu'elle fût

là, accoudée à une balustrade de fer. Tout était inutile, puisque, après tout, il était mort.

Elle savait bien qu'elle n'avait pas été pour lui la première. Il savait bien qu'il n'était pas le premier. Elle savait bien que cela n'aurait pas duré toujours. Et qu'il n'y a pas d'éternité.

Elle penchait la tête au-dessus de l'eau sans plus voir la suie, l'huile, ni les feuilles des arbres, parce que ses yeux étaient tout remplis de larmes, parce que ça lui était bien égal, l'éternité.

Il y avait eu les jours de printemps, ceux de l'été et du début de l'automne. Il y avait eu les jours où ils avaient pu s'en aller, parce qu'un

copain leur avait prêté son tandem, et les routes pleines de soleil et les champs moissonnés, et les nuits où ils n'étaient pas rentrés.

Il y avait eu les dimanches dans leur chambre, quand ni l'un ni l'autre ne désiraient sortir. Est-ce qu'ils ne se suffisaient pas à eux deux ? Est-ce que le monde dans cette chambre n'était pas à eux deux, beaucoup plus que partout ailleurs ?

Il y avait eu les soirs où ils allaient au cinéma. Mais les baisers des autres ne valaient pas les leurs, bien qu'elle ne fût pas belle et qu'il ne fût pas beau.

Il y avait eu la tendresse pour sa mère à qui il envoyait, au village, une partie de sa paye. Il lui avait dit : « Tiens, nous pourrions aller la voir dimanche, s'il fait beau. » Et c'était le samedi justement qu'il était entré à l'hôpital. Et pourtant, s'il l'emmenait voir sa mère, c'est qu'elle existait pour lui beaucoup plus que les autres femmes.

Il y avait eu la solidarité avec les autres et parfois elle lui en avait voulu de l'attendre jusqu'à une heure, parce qu'il était allé à un meeting. Et elle s'en voulait de lui en avoir voulu, parce qu'elle l'en aimait maintenant encore plus.

Lui ?

Mais non, rien. Plus rien que son souvenir. Et déjà entre son souvenir et elle se glissaient les images horribles des derniers jours. Ce visage tuméfié, ces paupières bouffies, ces lèvres déformées, comme une gueule.

Elle tentait de remonter plus haut, jusqu'à son visage, jusqu'à ses mains. Elle se heurtait à une barricade, aussi froide, aussi dure, aussi réelle, que le fer du garde-fou. Elle essayait de la franchir. Il était devant elle, sur le tandem et, parfois, au haut d'une côte, elle appuyait sa tête contre son dos.

Mais non, il n'était pas devant elle. Il n'y avait rien devant elle que l'eau immobile qu'elle ne pouvait regarder sans effroi.

Un seul geste. Non pas au regard de tout le monde, mais plus tard, la nuit, là-bas. Un geste si facile.

Elle courait maintenant comme une fillette qui sort de l'école et sur son visage le vent séchait ses larmes ; et ses pieds, en retombant sur le sable humide et ferme qui bordait le canal, lui causaient une grande joie.

Et cependant, il était mort.

Le soleil maintenant rampait entre les branches visqueuses et nues des arbres, un petit soleil pâle qui venait lécher timidement sa peau. C'était ainsi que faisait le soleil le jour où, pour la première fois, ils s'étaient rencontrés. Et parce qu'elle était là et qu'était là le soleil, restait de lui tout ce qui pouvait rester.

Sa course maintenant se ralentissait, mais continuait dans une marche longue et tranquille sa vie à elle, sa vie à lui, tout ce qui subsistait de sa vie à lui.

Même si un jour, elle prenait un autre amour — et sûrement, un jour, elle en aurait un autre — avec qui elle partirait dans les champs au printemps avec qui elle passerait les soirs dans sa chambre.

Et pourtant ainsi elle savait qu'elle lui donnait la seule fidélité à laquelle elle-même aurait osé prétendre. Et pourtant ainsi elle savait qu'elle lui prêtait la seule durée de son existence et toute la joie à elle vivante que la vie lui réservait.

Edith THOMAS.

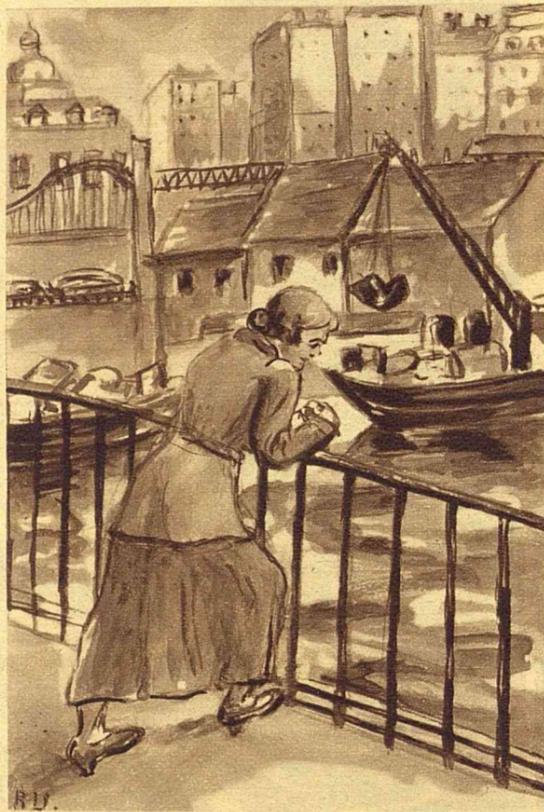


Illustration
de
R. UNIK

“ VOUS NE CONNAISSEZ PAS PARIS ”

Chers lecteurs, prouvez-nous que nous nous trompons, et que notre capitale n'a

PAS DE SECRET
pour vous !

PARTICIPEZ A NOS DEUX CONCOURS ORIGINAUX.

1^{er} CONCOURS. NOUS AVONS PERDU UNE LÉGENDE

RÈGLEMENT. — Comme aujourd'hui pour le 10^e, chaque semaine une des photos publiées avec chaque arrondissement n'aura pas de légende. Elle représentera, en général, une rue de l'arrondissement ou un détail de rue facile à reconnaître. Il faudra nous donner le nom de la rue ou l'adresse du détail représenté.

Pour départager les concurrents ayant répondu exactement, nous leur demandons de nous indiquer accessoirement combien de réponses nous recevrons pour l'arrondissement. Celui dont le chiffre se rapprochera le plus du chiffre réel de réponses reçues aura le premier prix et ainsi de suite.

Tout le monde, sans distinction, pourra concourir pour chaque arrondissement, depuis la publication jusqu'à 15 jours après la publication du dernier arrondissement. Ainsi, tous auront largement le temps de s'orienter pour tous les arrondissements.

Avec chaque arrondissement sera publié un bon de participation qu'il faudra détacher et nous renvoyer avec la réponse. Toute réponse non accompagnée du bon de participation qui doit aller avec, sera écartée. Sur l'enveloppe de la réponse, écrire la mention « CONCOURS ».

QUATRE BEAUX PRIX PAR ARRONDISSEMENT

1^{er} PRIX : 100 francs en espèces.

2^e et 3^e PRIX : Chacun 50 francs en espèces.

4^e PRIX : Un abonnement d'un an à « REGARDS ».

ON PEUT CONCOURIR POUR TOUTS LES ARRONDISSEMENTS

... ET GAGNER PLUSIEURS FOIS

La photo du premier de chaque arrondissement, avec son consentement, sera publiée dans « REGARDS ».

Un jury, dont la composition sera donnée dans « REGARDS », contrôlera le dépouillement, le classement et attribuera les prix.

La liste des gagnants sera publiée dans le numéro qui suivra la clôture et les photos des gagnants, reçues, dans le numéro suivant.

Lire dans notre prochain numéro, le Règlement du 2^e Concours réservé aux lecteurs de Province

RENDONS A LA VIE LES MUSEES SCIENTIFIQUES

Entretien avec **GEORGES HENRI RIVIERE**

Sous Directeur du MUSEE DU TROCADERO

Par **LUC DECAUNES**

III (*)

Au milieu de l'agitation des terrassiers, des maçons, des charpentiers, des plâtriers, dans la fièvre de la démolition et de la création conjointes, tout en haut d'un escalier en planches qui s'élève à travers les encombrements de matériaux et de débris, Georges-Henri Rivière m'accueille le plus simplement du monde.

Ce n'est pas ici le bureau capitonné, inaccessible, isolé de la main-d'œuvre. Les bruits de pas et de voix dans le couloir, les appels incessants du personnel au téléphone, cet ouvrier qui viendra tout à l'heure saluer M. Rivière, et lui raconter ses ennuis, tout témoigne d'un contact familier et constant entre le sous-directeur du Musée du Trocadéro et les équipes de travailleurs. La porte de ce bureau ouvre sur des réalisations concrètes; on y connaît les difficultés les plus mesquines du travail, car G.-H. Rivière est un camarade.

Tout de suite, d'ailleurs, nous voici dans l'effort. Devant moi s'étalent les plans au crayon bleu, les projets, les articles. Le sous-directeur du musée ethnographique a cette chance peu commune de créer avec son esprit ce qui parallèlement se réalise aussitôt dans la matière.

— Ce n'est pas d'aujourd'hui, m'explique-t-il, que datent nos projets de transformation du musée. Dès 1928, en effet, nous avons procédé à une réorganisation importante, après le rattachement du musée d'histoire naturelle au nôtre, sous la direction du professeur Rivet et de moi-même. Il

* Voir Regards des 21 et 28 janvier.

s'agissait d'une simple question, somme toute : comment mettre à portée du grand public un musée scientifique? Le plus dur était de mettre en lumière, par delà l'aridité scientifique, ce qui restait d'un intérêt immédiat pour le public de masse auquel nous pensions. Le principe initial, c'était la division des collections en *collections exposées* et *collections d'études*, celles-ci rassemblées dans des *magasins*. Ainsi le musée ne serait plus uniquement un laboratoire scientifique.

« Bref, tant par les explications claires et nombreuses accompagnant les objets, que par l'utilisation d'une installation électrique complète permettant l'éclairage des collections le soir, le musée avait déjà pris une physionomie beaucoup plus populaire, lorsque survint sa fermeture.

« De cette fermeture, nous fûmes à la fois victimes et bénéficiaires. Car si nos premiers travaux se trouvaient

En Russie, tout est mis en œuvre pour donner à l'homme le sens de la culture artistique. Cette photographie représente des Kolkhoziens visitant le Musée historique de Moscou.



anéantis, nous avons par ailleurs la possibilité de recommencer ce travail. Quel est l'ingénieur, dites-moi, l'architecte, l'artiste qui, son œuvre terminée, n'a pas souhaité avoir à la refaire pour en éliminer les défauts révélés dans la réalisation? Ne nous plaignons donc pas.

« Mon collaborateur et ami, Paul Rivet, qui est l'initiateur de toute cette réorganisation, — dites-le bien surtout, c'est à lui que revient le principal mérite, — Rivet, donc, a mis à profit les chances extraordinaires qui nous étaient offertes pour reconstruire un musée tel qu'il le rêve. Nous disposons, en effet, dès maintenant, d'un emplacement trois fois plus vaste sur lequel sera concentré tout ce qui relève de la *science de l'homme*. Ce musée portera en conséquence le nom de « Musée de l'Homme ».

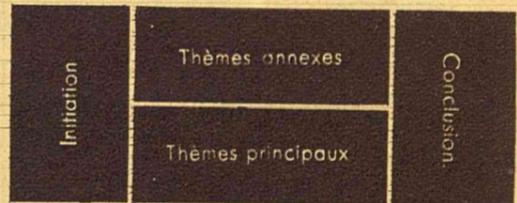
« Il rassemblera les collections dispersées présentement aux quatre coins de Paris, telles, par exemple, celles du Musée d'Anthropologie qui gisent au Jardin des Plantes, ou celles des Sociétés Savantes de Paris (Société américaine, Institut français d'anthropologie, etc.). Naturellement, les bibliothèques de toutes ces sociétés seront réunies dans un bâtiment prévu pour contenir 300.000 volumes (de programme).

— De ce magnifique instrument scientifique, quel usage comptez-vous faire?

— Eh bien! nous partirons de ce principe qu'un musée n'est pas seulement fait pour populariser des objets, mais qu'il doit aussi être associé aux recherches scientifiques et à l'enseignement. Les conservateurs ne doivent pas se contenter d'être des *étalagistes*; ils doivent demeurer en contact permanent avec la section des recherches. Un musée doit être un organisme vivant : rien ne lui est plus nuisible qu'une bureaucratie. Aux conservateurs il importe de crier dès à présent : « Ne soyez pas des embusqués de la science. »



Au Musée historique de Moscou. Une causerie est faite devant un auditoire d'enfants sur l'histoire des tissus.



Je me souviens d'une phrase de G.-H. Rivière au début de notre entretien : « Cette question des musées est pour moi un apostolat. » Sa vigueur à flétrir les ronds-de-cuir de la Culture nationale confirme amplement cette ardente profession de foi.

— Mais, reprend mon interlocuteur, voyons plutôt comment sera notre futur musée. Nous disposerons d'une grande place pour présenter les objets avec une documentation graphique, photographique et cartographique abondante. Il est nécessaire que ce musée, qui s'adresse à des publics différents au point de vue culturel, ne soit exclusivement ni primaire, ni secondaire. Du reste, ce plan de la section Afrique que vous avez sous les yeux vous indique quelle est la conception nouvelle appliquée (*).

(*) Voir dessin ci-dessus.

Vous trouvez d'abord une salle d'initiation. C'est un carré d'une cinquantaine de m² de surface où se trouvent cartes en relief, cartes politiques et ethniques, tableaux indiquant les principaux caractères de race. Une vitrine sur l'homme africain et quelques textes et indications d'ouvrages à lire, complètent cette initiation. Nous avons ensuite une double rangée de salles parallèles, correspondant aux thèmes annexes. C'est une sorte de musée démontable : à une salle principale correspond une salle annexe que le visiteur a la faculté de visiter ou non, selon ses curiosités.

« Entre parenthèses, ce système de salles démontables, divisible en pièces détachées, est par excellence populaire. Supposons, par exemple, un groupe d'ouvriers de chez Renault en excursion dans le musée. On leur fera visiter les thèmes principaux; mais dans les thèmes annexes, on choisira ce qui peut les intéresser davantage, par exemple les vitrines consacrées à la forge africaine, à la technique des métaux en Afrique. Ainsi le musée s'adapte aux différentes curiosités, tout en conservant un squelette clair et précis de données élémentaires.

« Quant à la salle de Conclusion, où aboutissent les deux galeries, le visiteur y trouvera des comparaisons, sur les techniques, par exemple. On y étudiera les principaux problèmes de connexion, on y soulignera, par l'usage de gravures comparatives, le lien des civilisations africaines avec les autres civilisations.

— Ne vous semble-t-il pas, monsieur Rivière, que la mise en lumière de cette solidarité des civilisations peut beaucoup faire pour le développement du sentiment de solidarité tout court...?

— Peut-être, répond avec un sourire le sous-directeur du Trocadéro...

« Le Musée lui-même, reprend-il, présentera dans son ensemble les mêmes caractéristiques. La première salle qui constituera en quelque sorte le Portique du Musée, sera une vaste salle d'initiation sur les races humaines. Et l'aboutissant d'une visite complète sera une salle de Comparaison générale où nous nous efforcerons de grouper les continents autour de ses liens communs, — l'Europe et l'Afrique autour de la Méditerranée, l'Occident et l'Orient soudés par l'intermédiaire de l'U. R. S. S.

« Là ne s'arrête pas notre effort, continue G.-H. Rivière. Le musée disposera, d'autre part, d'une salle de conférences, avec cinéma sonore, ainsi que des salles de cours. Beaucoup de séances publiques seront organisées, comme de juste. D'ailleurs, le musée étant équipé électriquement, sera ouvert tous les soirs.

— Est-ce tout?

— S'il faut tout vous dire, il y aura aussi une vaste salle d'expositions temporaires. Ces expositions seront très souvent renouvelées pour conserver leur caractère mouvant, actuel, vivace. Enfin, et ceci n'est pas à dédaigner, après tout, un petit restaurant sera installé dans le musée, avec vue sur les jardins.

— De quel outillage disposez-vous pour la conservation des collections?

— Ce qui importe pour des objets tels que ceux que nous exposons, c'est qu'ils ne reçoivent pas trop de jour solaire qui détériore et détruit lentement les objets. Les vitrines seront donc placées de façon à souffrir le moins possible du jour. Ces vitrines seraient d'ailleurs étanches contre la poussière. Un caractère de perfection s'attache à tout matériel, entièrement renouvelé, matériel perfectionné dont la fabrication et l'usage avait été jusqu'ici le privilège de l'Allemagne et de l'Amérique.

— Je souhaite, mon cher directeur, que vos efforts et ceux de notre excellent Paul Rivet soient couronnés, comme on dit, du succès qu'ils méritent, et qu'ils persuadent enfin les gens de notre pays que la visite d'un musée, même scientifique, peut n'être pas une absurde corvée dominicale, mais un précieux voyage au cours duquel on ne perd pas son temps.

Luc DECAUNES.

MÉMOIRES ET OPINIONS

DU NEVEU DE MON

Oncle Jules

Q uoi de neuf à Paris, Sylvestre?

— Rien, mon oncle.

— Ce n'est pas comme à New-York, murmura mon oncle Jules avec mystère

— Quoi de neuf à New-York, mon oncle? Je croyais que les inondations...

— Là! je l'aurais parié! Ah! tu ne me ménages rien! Ah! on n'aurait pas pitié d'un homme de mon âge! Ah! c'est agréable, vraiment, de n'ouvrir son journal que pour lire des récits de catastrophes! A quoi cela avance-t-il les sinistrés, je te le demande?

— Je...

— Ah! Rockefeller a bien de la chance, lui. Il est entouré de cœurs aimants et désintéressés, c'est pour cela qu'il va si allègrement vers sa quatre-vingt-dix-neuvième année. On ne l'embête pas avec des histoires d'inondations, de chômeurs, d'armements allemands, d'enfants sous-alimentés, de trahisons du magasinier ou de pseudo-trahisons des deux cents Familles! Ah! il a de la chance, Rockefeller...

— Mais...

— C'est la tante Marceline qui m'a rapporté cet article. Lis.

Je lus. J'appris que chaque matin, le New-York Times tire, à l'usage exclusif du roi du pétrole, un exemplaire spécial, où les mauvaises nouvelles ne figurent point — et où seulement sont relatés les récits d'un monde d'autant plus idyllique qu'il est, hélas! imaginaire. Ainsi l'illustre vieillard peut-il croire qu'il atteint son petit siècle dans un univers où le pétrole n'a d'utilisation que dans les voitures de tourisme et les salons de coiffure — et se peut-il considérer comme un bienfaiteur d'une humanité heureuse.

— Ah! s'écria mon oncle Jules que, décidément, cette nouvelle exaltait, ah! les imbéciles disent que l'argent ne fait pas le bonheur! Quels idiots que ces imbéciles! Non seulement l'argent fait le bonheur de Rockefeller, mais encore il répand gouture de Rockefeller un bonheur sans limites. Impossible à quiconque, à toi, à moi, d'échapper à ce bonheur. Rockefeller est persuadé que tu es heureux, Sylvestre. Et sans que cela lui coûte rien! C'en est fini de ces petits scrupules dont des gens sans aveu voulaient accabler les riches. Paix sur la terre aux riches de bonne volonté! On s'abonne au New-York Times, édition des milliardaires. Et l'on vieillit en paix avec sa conscience. Heu- reux Rockefeller!

— Mais, mon oncle, si vous vouliez vous abonner à ce journal spécial, vous ne pourriez oublier que ce journal spécial est spécialement fait pour vous et...

— Stupide animal! Ce que le New-York Times fait pour Rockefeller, le Journal pourrait le faire pour Rothschild, Paris-Soir pour M. Prouvost, le Matin pour sir Desterding; Excelsior pour le marquis de Polignac, l'Echo de Paris pour M. Mussolini; Gringoire pour M. Chiappe... Et comme le vrai Journal, le vrai Gringoire continuerait de paraître, comment pourrais-je soupçonner ta tricherie? Hein?

— Ma?...

— Oh! tu n'auras pas cette astuce, bien sûr.

— Mais, mon oncle, si un journal publiait, même à un seul exemplaire, que le chancelier Hitler a proposé la réunion d'une Conférence du Désarmement, que M. Mussolini a visité l'Ethiopie incognito, vêtu d'un veston gris et d'un chapeau mou, que le général Franco s'est fait sauter la cervelle devant les ruines de Madrid, et que M. de Kérillis est un orateur documenté, ne croyez-vous pas qu'il serait poursuivi pour émission de fausses nouvelles?

— Allons donc! puisqu'il ne serait publié qu'à un seul exemplaire! Une conversation ne peut pas constituer un « délit d'émission de fausses nouvelles »?

— Mais s'il tirait à deux exemplaires? Non plus? Alors, à partir de combien d'exemplaires un journal commet-il ce délit?

— Tu es un chicanier. Je m'en moque. Je veux vieillir tranquille. Je veux que mes contemporains n'empoisonnent pas mes derniers jours par l'étalage indécent de leur infortune.

— Je vous comprends bien, mon oncle.

En somme, me disais-je en remontant la rue du Parc jusqu'au métro « Tourelles », en somme, de quoi se plaint-il, l'oncle Jules? Est-ce que les journaux que nous lisons, lui et moi, ne sont pas faits pour éviter aux milliardaires, et même aux petits propriétaires de petits pavillons dans le petit Saint-Mandé, toute peine, même légère? Elle existe déjà, la presse que l'oncle Jules réclame... Il n'existe même que cette presse-là, ou presque...

N'importe : on pourrait faire mieux. Si j'essayais? Si je m'efforçais d'imaginer le Gringoire des quatre-vingt-dix-neuf ans de M. Chiappe, par exemple? En première page, il y aurait un grand article du Président du Conseil des Ministres. M. André Tardieu, « Duc » du Comtat-Venaissin, intitulé : « Salut au chef de l'Etat », avec un portrait en pied — que dis-je, en pied? sur échasses! — du Conducteur retraité de la France, Jean-le-Bon, avec un petit bonnet mussolinien et une chemise bouton d'or, le bras tendu à la hauteur du quéridon de mon oncle Jules. Jean-le-Bon,

comme la romaine! En page deux, il y aurait du scandale, de la grosse caisse et de l'Henri Béraud : une photographie de Jean à la tête de ses troupes, le Six Février 1934 : « Soldats! du haut de cet obélisque, un préfet révoqué vous contemple! »; une autre photographie de Chautemps ligotant avec une ficelle rose le conseiller à des traverses, une autre photographie, prise par Philippe Henriot, de Salengro, filant à l'anglaise entre deux lignes de tranchées, une photographie encore, de Xavier Vallat, en chemise et la corde au cou, implorant de Jean-le-Bon le pardon de ses fautes...

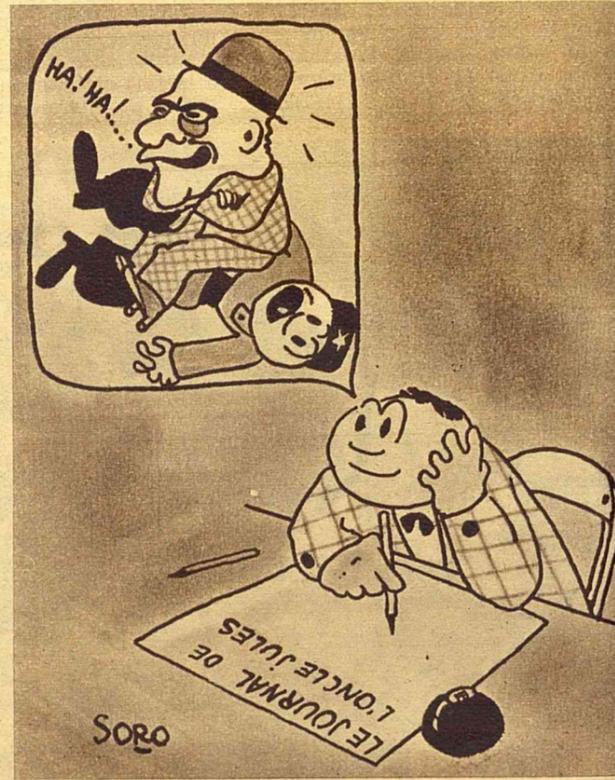
Et l'article de Béraud, ça, se serait du nanan. Comme le monde serait devenu tout fleuri, tout chiappiste, tout bérardisant, le grand polémiste ne tremperait plus sa vaillante plume dans le sang, le tonnerre et le caca, mais dans la louange, l'idylle et l'eau de rose. Madrigal, par Henri Béraud. Ou bien un conte galant : « Le smoking et la boulangère. » Ou bien un livre de souvenirs : « De mon ami Robespierre à mon ami Ratmir », ou « De l'Incorruptible à Recouly », ou encore — parce qu'il aura tout son temps, ce grand homme — « L'affaire Ular » (deuxième article). Et puis, on verrait — Chiappe seul verrait — en bonne page, tout un tas de dessins de M. Roger Roy. Comme disait — ou à peu près — la pauvre Jeanne d'Arc : « Il a été à la pègre, il est bon qu'il soit à l'honneur! »

Heureuse vieillesse de l'heureux Chiappe!

Et le Matin des cent-quarante-trois ans de M. Bunau-Varilla ne serait-il pas doux à lire pour celui-ci? Famines en Ukraine, attentats contre Staline, crimes de la Guépéou, faillite de l'essence synthétique ou réussite merveilleuse de l'essence synthétique (cela dépendra du cours des événements en Allemagne...).

Mais comment croire que, même à cent quarante-trois ans, M. Bunau-Varilla accordera quelque créance au Matin? Ce n'est pas aux vieux singes, comme dit mon oncle Jules, qu'on apprend à faire la grimace.

J'étais arrivé au métro. Je méditai tout le temps qui sépare « Tourelles » de « Bastille » sur ce sujet passionnant. Et pourquoi, me disais-je en réintégrant ma petite chambre et ma cuisine de la rue du Pas-de-la-Mule, pour-



quoi ne rédigerais-je pas un Journal pour mon oncle Jules?

Il y aurait le Vautel, qui ne serait pas commode à écrire. Quoi qu'il en semble, tout le monde n'est pas Vautel. J'essaierai, la semaine prochaine...

La tante Marceline et la cousine Esther en rougiront de jureur...

Oui, la semaine prochaine : le Journal, pour mon oncle Jules.

Et puis, cela évitera à Casimir Lecomte de chercher un sujet d'article.

Sylvestre HAUTON,
P. C. C. Casimir Lecomte.

FIEVRE AU VILLAGE

ROMAN INEDIT DE LUDOVIC MASSÉ

L L U S T R A T I O N D E L I N G N E R

C'ÉTAIT un petit village du nom de Planadura, qui aurait été un heureux village, si « le Galline » n'y avait habité.

« Le Galline » a la haine des hommes. Tant qu'il est dans sa maison entre sa femme Tréssette et sa chienne Diane, il est très calme. Mais, dès qu'il a franchi le pas de sa porte, la colère lui monte à la tête. Et il faut se méfier de ses colères, car sa force est très grande. « Le Galline » a pourtant deux bons amis : Monsieur Soubirane, le curé, et Monsieur Grégoire l'instituteur.

Le 14 juillet, « le Galline » est entré dans la buvette de Marti, le limonadier. Dans la buvette, Tabe, le fossoyeur, jouait aux cartes avec trois autres villageois. « Le Galline » s'est approché de lui, et lui a dit quelques mots à l'oreille. Alors Tabe est rentré chez lui d'un air accablé. Il a trouvé sa femme morte. Toute une journée, il a reçu des visites de condoléances; puis il est monté au grenier parce que les idées l'ont chassé d'en bas.

EN bas, l'allée et la venue continuent. Le Tabe connaît les gens au pas, à la voix. Parfois, il hésite.

Il entend surtout le pas de la cuisinière, le pas léger de la Finette. C'est un pas qu'il a cent fois surpris à s'enfuir, du vivant de Jeanne par la porte de derrière. C'est un pas qu'il n'avait jamais compris tout à fait et qu'il comprend, depuis hier, de la pointe au talon.

Le Tabe, avant le malheur, ne s'occupait guère de la Finette. Quand il entendait dire que Rasquill « garait son chariot » chez elle, que ce n'était pas le premier ni le dernier, il haussait les épaules. L'homme de la Finette était comme lui; si on lui mettait le nez dans l'ordure, il ne sentait rien.

Leur vie est pleine de deux ou trois grosses pensées : le travail, le manger, le dormir. Le plaisir, sur ces pensées-là, fait une tâche. La femme, c'est un plaisir de jeunesse. On le délaisse petit à petit; on le néglige; on l'oublie. Il vient un jour où on ne pense plus à la peau, à aucune peau, ni à la peau de Finette, ni à la peau de Jeanne.

Il remue des choses. Une nuit, il avait trouvé une casquette étrangère, toute fripée, dans la cuisine. La Jeanne l'avait arrachée de ses mains avant qu'il parle.

Maintenant il est sûr que c'était la casquette du Galline.

Une autre fois qu'il la plaisantait hardiment et sans mauvaise pensée, la Glousse, enceinte neuf mois dans l'an, et qui ne tenait plus le compte de ses enfants, lui avait répondu :

— Toi, vieille bête, tu mises sur les autres pour qu'ils te l'engrossent!

Jamais des réflexions ne se sont heurtées dans la tête du Tabe. Cette première rixe, entre ses tempes, le rend fou.

Il est pris tout entier.

Les idées le passent à tabac. Il sort des poings des unes et déjà d'autres l'étouffent dans leurs bras. Ses efforts l'épuisent et le livrent à la coalition hargneuse.

Ainsi couché, il respire fort. L'angoisse lui pèse au creux de la poitrine.

Il n'aura pas de repos tant que chemînera, en cahotant, dans sa moelle, le souvenir de la dernière nuit, passée auprès de la Jeanne dépoitraillée et morte.

Il était arrivé près du lit. Il savait que Jeanne ne lui dirait rien d'être saoul. Il savait qu'elle était morte. Le Galline l'avait prévenu.

Il l'avait poussée doucement à sa place quotidienne; puis il s'était couché à côté, et s'était bonnement endormi, ivre-mort qu'il était...

Le réveil ! le coup de fusil du réveil !

Au contact froid, il avait bondi hors du lit, fauve, hérissé, la raison coincée. Il s'était senti des nœuds partout, dans le ventre, au bout des bras, à la gorge, sous le sein. Ils le paralysaient, ils l'étouffaient. Il eut pu mourir de leur étreinte.

Un sanglot l'avait délivré. Il arrivait, pour ça, juste à temps, de loin, de la profondeur.

Il en était venu d'autres et ils faisaient ensemble une clameur.

La grande douleur l'avait agenouillé.

Puis il s'était relevé, s'était habillé comme chaque jour. Il repassait lentement les recommandations terribles du Galline.

Il sentait bien qu'il devrait en passer par là.

Depuis que, dans des lamentations étonnées, des voisines ont vêtu la morte — il manquait des bas noirs, un

corsage noir; la Jeanne les portait clairs — le Tabe l'a répété plus de cent fois :

— Il faut en passer par là !

Maintenant, il est sûr qu'il n'y a pas de remède. Il est, content de l'arrangement des

choses. S'il avait fallu parler, expliquer, lutter, avec quelle langue, avec quels poings l'aurait-il fait ? Il ne sait se battre que contre les ombres et les feux follets. L'habitude des morts dociles lui a désappris les vivants.

Des certitudes l'illuminent :

— Le Galline ne me fera pas de mal !

— Le Galline me donnera de l'argent !

Il est tout à fait content maintenant. Il peut penser à des choses bonnes, à la tranquillité, à l'argent.

VISITES A LA MORTE

Tu as la femme trop belle pour un enterre-morts ! lui disait son frère, souvent.

Rouqui parlait pour son bien. Il le sentait vingt ans trop tard.

Il lui disait encore :

— Cul de chaudron ! œil de grive ! méfie-t-en !

Le Tabe revoit sa jeunesse, étroite,

sans fleur, comme un jardin de cheminot.

C'est comme ça, bien triste, que la Finette le trouve. Elle est montée sans qu'il l'entende. Elle n'a pas l'air gêné :

— Je t'ai appelé deux ou trois fois. On te demande en bas.

— Qui me demande ?

— Rouqui avec sa femme.

Tabe pense subitement que le Couenneux s'est bien débrouillé et que tout se passe bien.

— Dis-leur que je descends...

— Et alors, comment ça c'est fait ? demande Rouqui.

Le Tabe a un pauvre geste :

— Mire ! je n'en sais rien ! Je l'ai trouvée comme ça, en me réveillant.

Les deux frères se tendent la main. La femme du Rouqui pleure, toute droite.

— Quand le Couenneux est venu le dire, ce matin, j'ai cru qu'il couillonnait, ajoute Rouqui.

Le Tabe veut les faire entrer dans la chambre mortuaire.

— Vous ne l'avez pas vue ? demande-t-il.

Mais Rouqui fait signe que oui; et il tire tristement sur sa longue moustache rousse, comique, qu'il semble avoir prise, en venant du mas, à la lisière d'un champ de maïs.

Sa femme va s'agenouiller près de la Jeanne. Elle pleure dans son mouchoir autant qu'il faut.



Le Tabe et Rouqui, une fois seuls, ne savent plus de quoi parler.
— Là, il n'y a rien à faire! dit Rouqui, dont la tête travaille.
Ils font une cigarette, chacun avec son tabac.

La chambre est étroite. Quatre chaises bouchent la ruelle. Pour s'agenouiller près du lit, il faut se mettre de travers. Une femme se lève pour faire de la place à une autre femme. Les hommes ne jettent qu'un coup d'œil.
Aux environs de midi, la chambre se vide. Il ne reste, près de la Jeanne, que la Glousse geignante et vidée et la Fouchine de l'Hostal. Elles espèrent.

Quand midi sonne, la Glousse se lève.
La Fouchine reste seule.
C'est une femme cruelle, deux fois veuve, pointue de partout. Un collier à dogues.

Elle attendait ce moment, toute noire, aiguë. Elle scrute l'ombre. Elle tend l'oreille avec une vivacité de bête en alerte.

Elle n'entend qu'un murmure rassurant de voix paisibles. Alors elle se lève. Des boutons luisent à son corsage. La blancheur de ses mains croisées se défait comme un vol blanc d'ailes.

Elle vient près de la Jeanne, se penche, la regarde bien, sous le nez. Elle écarte du tulle sur le cou. Elle flaire. Elle se redresse. Elle a des yeux durs, ronds, des yeux de buse.
Elle revient s'asseoir. Elle tousse.

Sur la table de la cuisine, un plat de civet noir, frais servi, fume à plein cratère. Le Tabe est attendri par cette odeur des dimanches :

— Finette! tu es une femme! Viens t'asseoir ici, à mon bord!
— Tout ce qu'il y a... ébauche Rouqui, l'appétit incendié.

La Finette ne veut, pour l'instant, rien savoir. Il y a, à côté, une toux qui appelle.

La Fouchine l'accueille avec douceur. Son visage s'est ramassé comme une pieuvre.

— Fille, je suis obligée de m'en aller! Pense! l'Hostal avec Hilaire, tout seul...

Elle a pris les coudes de la Finette, confidentielle, souple. L'autre lui dit : « Va!... va!... », en traînant, comme pour les gens qu'elle aime et pour le chien, quand il est de la maison.

La Finette mouche le cierge et la flamme reprend de l'assurance; puis elle regarde tristement la Jeanne, morte comme ça, d'un mal louche. Il est resté de la souffrance dans les coins; elle voit un peu des dents serrées; la figure n'a pas son compte de paix.

La Finette fait deux ou trois gestes doux, sans portée, et se met à pleurer.

Cependant, les Rouqui et le Tabe trouvent au civet un grand fumet. Ils l'excellent.

Le Tabe ne peut plus y tenir. Il vient chercher la Finette au pied du lit; il l'entraîne, la fait asseoir devant une assiette.

Les deux hommes s'animent après chaque verre. Catrine a les yeux tristes et noyés des génisses, mais elle mange avec entrain. Elle regarde curieusement la Finette qui mâche avec une mimique discrète et lente de dame. Elle craint de la timidité et lui pousse le plat.

A la fin du repas, Broune entre et s'avance jusqu'au Tabe, qui tient embrassé un pain rond de quatre kilos.

— Je venais pour le trou, dit-il.
Le Tabe a pensé au trou plus de vingt fois et Broune est son aide habituel. Il baisse les yeux.

— Vois! nous le ferons, moi et mon frère...

Il est descendu du mas exprès. Broune reçoit le coup sans un mot. Il rougit, enfle du cou; ses yeux vont sauter... Puis il recule à petits pas, se détend, larmoie :

— Eh bé! Eh bé! tu m'arranges!
Quand il est sorti, le Tabe met tout le monde à l'aise. Il darde le couteau vers la sortie :
— C'est un feignant! dit-il.
Puis il fait une croix au pain.

UN FRÈRE

Le Tabe et Rouqui prennent dans le débarras, la pioche et la pelle. Le soleil est encore fort, mais il va perdant du sang et de l'haleine.

Ils vont au cimetière par le chemin du bas et ils parlent.

Le Tabe n'a jamais jaloué son frère qui a fait un beau mariage avec la fille d'un fermier. Il admire la réussite sans rien dire.

Rouqui s'était loué à douze ans pour garder les cochons. Il avait avancé en grade, passé garçon, puis premier domestique et de confiance.

Il faut bien le dire : Catrine, sa femme, avait forcé le oui du père. Le jour où le fermier accepta, il était cramois et il faisait de terribles gestes. Rouqui suivait la scène par une fente de volet.

C'était un garçon bien vaillant et qui allait vite en besogne, car il eut son premier enfant cinq mois après la noce.

Rouqui, à la loterie du coït, a tiré le grand numéro. Il a une existence d'homme bien portant, qui se sait tranquille sur les francs-bords. Il pense, qu'à un moment de la vie, il faut se débrouiller. Celui qui ne le fait pas ne doit se plaindre qu'à soi. Un jour, il dit au Tabe :

— Si tu épouses une orpheline, tâche qu'elle ait un oncle!

Mais le Tabe a épousé une orpheline sans oncle, et Rouqui n'aime pas ces gaffes.

De ce jour, adieu le Tabe! Faisons-lui le large! D'un homme qui se débat, il ne faut pas être trop près...

Depuis dix ans, Rouqui voit le Tabe par hasard, au café, un jour de fête. En été, il l'engage pour rentrer la récolte qui demande une main-d'œuvre prompte. Le Tabe se tuerait pour sauver de l'orage une fourchée de foin...

Rouqui n'aime pas la Jeanne du Tabe, c'est réglé... Mais du Tabe, quel mal inventerait-il? Il va faire tout son devoir...

Par une ruelle, le Tabe et Rouqui arrivent sur la Placette. Là, ils prennent le vieux chemin de ronde, usé, rusé, qui tourne, se coule hors du village. Il leur importe sourdement à tous deux ne point être vus.

Au Petit-Stex, ils tombent sur les laveuses. Il y a grande altercation de battoirs. Quand les deux hommes paraissent, les laveuses d'une rive avertissent celles d'en face. Les battoirs s'arrêtent.

Le Tabe regarde du côté de ce silence et, aussitôt, les battoirs qui seuls sanglotent et nombreux rient, reprennent leur conversation frénétique.

— Comment vas-tu t'arranger maintenant? demande Rouqui.

— Je n'y ai pas pensé beaucoup, je te dirai, mais je m'arrangerai toujours...

— S'il te faut venir au mas, quel-que jour, il n'y manque pas de quoi bricoler et le reste, tu sais!

— Je sais, je sais, dit le Tabe, ému, que toutes les offres émeuvent, mais de quelque temps, je ne me bougerai pas de la maison.

— Toi-même... toi-même... Mais rappelle-toi de ce que je te dis. Que les gens d'ici sachent que tu as un frère...

Ils se taisent un peu. La figure du Tabe est comme une ruine où passe l'ombre d'un nuage en hiver.

Le Tabe, de sa vie, n'a pensé: après-demain... et voilà, d'un coup, devant lui, l'avenir escarpé, avec son relief de mauvais jours.

Il économise les frais du trou, mais rien de plus, sans doute. Il y a l'espoir du curé, avec sa bonté... Mais l'office et les candelettes, ce n'est pas tout...

Le gros morceau, c'est le cercueil. Le cercueil emportera tout. Bien content s'il peut le payer d'un coup. Ça, il l'a promis au petit Flare qui s'est fait dire trois fois de venir prendre les mesures. Avec le Flare il faut payer, pour ainsi dire, donnant donnant.

Et les porteurs! Le Tabe voit les porteurs à qui il mettra un billet dans la main : Broune, Guadeloupe, Bep, Sarcette. Deux grands, deux petits, pour que le mort ait la tête haute et la ligne d'un qui dort sans tourments...

...Broune, Guadeloupe, Bep, Sarcette, des feignants qui iront boire son argent chez le Marti, la terre à peine tassée.

Il voit à nouveau Broune, accueillant dans ses bras poilus, le pain et le vin sur la serviette blanche.

Ces pensées donnent à son malheur une forme nouvelle et sa vraie couleur. Il pense deviner maintenant, pourquoi on pleure tant sur le chemin du cimetière.

Maintenant, les eaux sonores du Stex roulent près d'eux. Ils approchent du cimetière. Le Tabe sent qu'il doit s'épancher avant de l'avoir atteint, comme s'il allait y enterrer la volonté de se plaindre :

— Quand j'aurai payé la caisse, je serai nettoyé comme un palet!

Rouqui l'a vu venir; les airs malheureux l'avertissent :

— Oh! une caisse de sapin, de bon sapin même, ne te montera pas à un gros prix!

— Tu crois ça! Ah! tu crois ça, toi! C'est deux cents francs la caisse de sapin! Le Flare ne fait pas à moins...

Puis :
— Tu sais qu'avec le Flare il ne se parle pas de rabais. C'est à prendre ou à laisser...

Cette fois, Rouqui va dire une grosse chose reconfortante. Il est rouge, en flammes :

— Ce cochon-là! Il peut s'y entretenir à ce prix, ce cochon-là! Je me charge de lui faire descendre, moi, son prix...

— S'il n'y avait que la caisse, je ne dis pas que je ne m'en sortais pas... mais le reste, tu sais bien, Broune, les porteurs, ces feignants... la masse, les candelettes, tout le bordel...

Rouqui se voit acculé; il va fléchir. Il est pris d'une peur profonde. Il faut parler fort :

— Ne t'en fais pas, homme; tout s'arrange quand on est pauvre et qu'on n'a pas de quoi répondre! Y a le crédit! Pour qui il est fait le crédit, pour les riches ou pour les pauvres? Et puis, si le crédit n'arrange pas, il n'arrange pas! Un pauvre qui paie pas une dette, on attend qu'il soit riche... Je vois ça comme ça, moi!

Il renifle et sa bouche se tord dans une grimace définitive :
— Au Flare, tu m'entends, tu lui balanceras cent francs, et s'il ne veut pas attendre le reste, qu'il trotte!

Le Tabe espérait mieux du frère riche. Il pense qu'il se réserve. Il dit seulement :

— Je sais bien que tout s'arrange... Rouqui souffle. Un brin d'éloquence, ça le brise davantage que la montée d'un sac plein au grenier. Mais il sait, quand il faut, prendre de la peine...

AU PAYS DES MORTS

Le Tabe pousse familièrement la porte du cimetière.

Ils vont dans l'allée centrale. Il y a, au bout, une église espagnole, trapue, énorme, coiffée jusqu'aux épaules de vieux toits. Le portail s'ouvre sur des marches. On descend dans l'église comme dans un cellier.

En passant devant, le Tabe voit un battant entr'ouvert.

— Qui diable est entré là dedans! dit-il.

Le voilà entré dans l'église, la pioche à l'épaule. Au fond, il s'arrête. Il vient d'entendre grincer la porte du confessionnal.

— Que veux-tu? demande Mossen Soubirane.

— Ah! c'est vous! fait le Tabe. Excusez-moi...

Il enlève sa casquette, plie les jarrets devant le maître-autel, puis bat en retraite, cependant que le curé hausse les épaules avec indulgence. Le Tabe reparait à la lumière. Il est intrigué, sans trop.

Rouqui, fumant et crachant, inspectait les tombes.

— C'est par là! dit le Tabe.

Ils vont le long des tertres, des palissades en bois noir, des arceaux tristes, des bouquets secs, des riens, qui peuplent ce coin de cimetière. Ils arrivent sur un terrain plein d'herbes et de cailloux où la mort n'est pas encore entrée.

— C'est ici! dit le Tabe.

Il enlève son gilet le pend à la branche d'une croix tendue comme un bras d'épouvantail. Rouqui pose sa veste à terre. Il est superstitieux.

Le Tabe écarte quelques cailloux, donne un coup de pied à un chardon arrogant, puis tire son mètre pliant. Il se penche sur le dernier tertre encore frais.

Rouqui le regarde curieusement. La commune et exacte mesure que le Tabe détermine avec lenteur le fait penser aux choses tristes de la vie et de la mort e, remue son fond de vagues abstractions. Il pense se délivrer par une plaisanterie :

— Fais-lui bonne mesure, au moins!

Le Tabe n'écoute pas. La Jeanne aura la mesure des autres, celle qu'il compte en ce moment : soixante-quinze dans le haut, cinquante au bas, deux cents dans la longueur prise dans le milieu.

Il se relève, déjà en sueur :
— Ce sera dur! dit-il.

Ils se mettent à piocher et à déblayer lentement et se tournant le dos. La fosse se dessine dans la terre brune.

De temps à autre, le Tabe tourne la tête vers le portail de l'église, jusqu'à ce qu'il y voit paraître une silhouette noire, vive, connue. Il alerte doucement Rouqui.

La Fouchine en foulard passe furtivement sur le chemin.

— Ça lui convient de se confesser! dit le Tabe.

— Aussi, elle va légère, maintenant, la salope!

Ni le Tabe, ni Rouqui, ni personne n'aiment la Fouchine de l'Hostal, la poche à fiel du village.

Son passage d'oiseau noir met le Tabe en transes. Hier soir, à l'Hostal, il chantait. Le Galline chantait aussi à ses côtés. Ils ne s'étaient pas quittés de la journée. Ils chantaient tous les deux. Ils étaient les seuls à savoir que la Jeanne était morte, et cela semblait décupler leur allégresse.

La Fouchine les regardait, du comptoir. Elle les faisait servir par Hilaire qui tremblait comme une feuille en renversant les topettes au-dessus des verres. Elle devait se faire son idée sur cette amitié surprenante ce délire joyeux...

Oh! ses yeux, à ce moment-là!

Le Tabe les voit, ces yeux, dans chaque trou de sa pioche. Il s'acharne à les crever. Ils renaissent. Alors, prend la pelle et déblaye furieusement cette obsession. Avec le manche, il heurte Rouqui.

— Nous ne pouvons plus travailler à deux, maintenant...

(A suivre.)

LISEZ LE 15 FÉVRIER

Russie
d'aujourd'hui

numéro spécial en deux
couleurs consacré à la

RUSSIE D'HIER

en vente dans tous les kiosques
1 fr.

MARDI-GRAS



ECOUTEZ!

SKETCHES, THEATRES

Ce jeudi soir, Paris-P.T.T. vous fera entendre la célèbre pièce de Paul Lindau (adaptation de H. de Gorsse et d'Orest), « Le Procureur Hallers », que la direction du Théâtre de l'Odéon a eu la bonne idée de remettre à son programme. La haute actualité de ce drame poignant et vivant n'échappera à aucun de ceux qui ont suivi un peu les péripéties du grand procès non moins dramatique de la conjuration trotskyste de Moscou. C'est l'histoire de la double vie d'un magistrat, comblé d'honneurs, et qui passe ses loisirs en bafouant les lois dont il se montre défenseur acharné et impitoyable.

On ne peut que se féliciter de l'initiative qu'offre aux auditeurs sans-filistes une telle pièce. L'autre jour, on a salué avec le même plaisir la présentation devant le micro de « Les affaires sont les affaires », d'Octave Mirbeau.

Mais les transmissions de pièces de théâtre depuis la scène même pose une grande question : celle de la perfection de ces transmissions radiophoniques. Elles laissent encore beaucoup à désirer. Le micro a ses exigences, ses conditions propres. Le jeu de la scène, ses subtilités, ses finesses qui font comprendre un mot à peine prononcé, perdent beaucoup de leur beauté pour les auditeurs ne connaissant pas le texte de la pièce.

Il faudrait mettre à l'étude les représentations spécialement arrangées de ces pièces pour la radio même. C'est un grand et beau travail qui attend les nouveaux conseils de gérance que les sans-filistes, amis de la liberté de la Radio, vont se donner dans quelques jours.

JEUDI 11 FÉVRIER
14 h. 30. PARIS-P.T.T. — Emission enfantine : Le nouveau Chaperon Rouge.

RADIO-PARIS. — Matinée La Camaraderie ou la comédie en 5 actes.

relayé par Radio-concert consacré à la mort du grand écrivain d'opéra.

ras et de mélodies écrites sur des thèmes de Pouchkine. Œuvres de Gluika, Glazounov, Borodine, Rimsky-Korsakov, Moussorgski, Dargomyski, etc.

20 h. 30. PARIS-P.T.T., MARSEILLE, GRENOBLE. — « Le Procureur Hallers », de M. de Gorsse et L. D'Orest, d'après Paul Lindau, retransmis de l'Odéon.

VENDREDI 12 FÉVRIER
19 h. TOUR EIFFEL. — Histoire du mouvement ouvrier de 1936

à 1914. La discipline des « Trois Glorieuses ».

20 h. 30. TOUR EIFFEL, LYON. — Concert symphonique (de la salle du Conservatoire). Orchestre sous la direction de D.-E. Inghelbrecht. Beethoven, Mendelssohn, Balakirew, Maurice Ravel, Vincent d'Indy.

20 h. PARIS-P.T.T., MARSEILLE, GRENOBLE. — « Molina Vanna », drame lyrique en 4 actes, de Maurice Maeterlinck, musique d'Henry Février (retransmis de l'Opéra).

16 h. RADIO-PARIS. — Musique de chambre par le trio Casadesu.

SAMEDI 13 FÉVRIER
19 h. 50. RADIO-PARIS. — Causette technique de M. Gilbert Majol de la Commission technique de Radio-Liberté.
20 h. 30. LILLE, LIMOGES, TOULOUSE. — De la Comédie-Française : « Le Juif Polonais », d'Eckmann-Chatrian.

20 h. 30. PARIS-P.T.T., RENNES. — Spectacle donné à l'Opéra-Comique.

20 h. 45. RADIO-PARIS. — Concert symphonique sous la direction de M. Albert Wolff, avec le concours de Mlle Clara Haskil et la Chorale Félix Raugel : Mo-

zart, Rameau, Chopin, Chabrier, Prokofiev.
21 h. MOSCOU (1.744 m. et 50 m.). — Un grand capitaine prolétarien : Vorochilov.

DIMANCHE 14 FÉVRIER
13 h. 30. PARIS-P.T.T. — De l'Opéra-Comique : La Tosca, de G. Puccini; Reflets, ballet de Florent Schmitt.

18 h. MOSCOU (sur 39,89). — Emission française : La Constitution stalinienne et la liberté de conscience.

20 h. 30. TOUR EIFFEL. — Concert symphonique sous la direction de M. Jean Clergue, consacré à l'Espagne. Œuvres de Vittoria, Albeniz, Inghelbrecht, Hafler, Carlos Pedrell, Manuel de Falla.

19 h. RADIO-PARIS. — Transmission depuis Vienne du Festival Johann Strauss, sous la direction de Félix Weingartner.

LUNDI 15 FÉVRIER
20 h. 30. PARIS-P.T.T. — Soirée dramatique. La vie que je t'ai donnée, de Luigi Pirandello.

20 h. 30. RADIO-P.T.T., NORD. — Concert donné par la Société des

Concerts du Conservatoire de Tourcoing, sous la direction de M. Lucien Niverd, directeur du Conservatoire.

MARDI 16 FÉVRIER
20 h. MOSCOU (sur 50 m.). — Emission française. La politique mondiale dans l'opinion publique soviétique.

20 h. 30. PARIS-P.T.T., MARSEILLE, GRENOBLE. — Concert symphonique sous la direction de D.-E. Inghelbrecht. Œuvres de Brahms, Claude Debussy, Mendelssohn, Maurice Ravel, Albert Roussel.

20 h. 30. RADIO-PARIS, BORDEAUX, NICE, MONTPELLIER. — Transmission du spectacle de l'Opéra-Comique.

MERCREDI 17 FÉVRIER
20 h. 30. TOUR EIFFEL, LYON. — De l'Opéra : « La Vie de Bohème », d'Henri Murger.

20 h. 45. RENNES-BRETAGNE. — Depuis Saint-Brieuc. Concert de l'Ecole Nationale de Musique, avec le concours de Mme Germaine Corney, de l'Opéra-Comique.
ECOUTEZ L'ESPAGNE. — Barcelone E. A. J. 1 (377 m. 40) et E. A. J. 15 (293 m. 05); Valence (352,90); Madrid - Union - Radio (247 m.) à 23 h. 30 chaque jour.

PHOTO

Travail exécuté au tarif syndical par des ouvriers syndiqués.

Imprimerie Maréchal, Paris.

**Vous
ne connaissez pas
PARIS!**

LA PASSIONNANTE ENQUÊTE DE CLAUDE MARTIAL

cette semaine
le 10^e arrondissement

regards

1 fr. 25
2 frs BELGES
0.40 fr. SUISSE
24 pages



ULAR

est-il mort
d'avoir vu trop clair
dans les brigandages des trusts
ou

MAROC ?

PAR ANDRE WURMSER
ET PIERRE COLIN

D'HIER
les kiosques